

Le T. H. Frère Denis à Malte

INAUGURATION D'UNE ÉCOLE NORMALE

Le dernier voyage officiel entrepris par le Très Honoré Frère Denis en tant que Supérieur de l'Institut, avait pour but principal l'inauguration de notre *Ecole Normale de Malte* (St. Michael's Training College), le 19 mars 1956. Cette cérémonie était aussi l'occasion de visiter les trois autres Communautés de l'île des Chevaliers: *De La Salle College à Cottonera* avec 850 élèves, *Stella Maris College à Gzira* et ses 750 élèves, et enfin le *Juvénat* maltais, qui ne fait que débiter.

Au cours des dix années qui viennent de s'écouler, nous avons parlé bien souvent dans ces pages des maisons maltaises, donnant la description des lieux, relatant nombre de faits intéressants, puisque nos tables des matières portent une bonne douzaine de fois le nom de l'île évangélisée par Saint Paul: le numéro d'avril 1954 raconte la pose de la première pierre de St. Michael's et celui d'avril 1956, une distribution des prix présidée par Son Eminence le Cardinal Tedeschini. Par conséquent, sans faire la chronique détaillée des journées consacrées au Très Honoré Frère Vicaire Général, nous nous contenterons de citer des extraits des discours prononcés à cette occasion, en tout une bonne douzaine, en français et en anglais, sans oublier de mentionner une poésie en maltais due à la muse du Frère Henry.

Au Training College. — S'adressant aux officiels (Ministre de l'Instruction Publique, Délégué du Premier Ministre, Directeur Général de l'Enseignement) et au nombreux public assistant à la cérémonie d'inauguration, le Très Honoré Frère Denis s'écrie: « De toutes les institutions scolaires auxquelles se dévouent

les Frères des Ecoles Chrétiennes, celles qui nous tiennent le plus au cœur sont les Ecoles Normales, parce qu'elles forment des instituteurs bons citoyens et chrétiens excellents à qui seront confiées des générations d'enfants, espoir de l'avenir. C'était l'œuvre chère entre toutes à notre Fondateur Saint Jean-Baptiste de La Salle qui avait créé des séminaires de Maîtres pour les envoyer dans les villages, suppléant ainsi à la pénurie des Religieux Enseignants ».

Se tournant ensuite vers les Elèves-Maîtres de St. Michael's, le Très Honoré Frère dit ensuite: « Je ne saurais assez vous exprimer ma vive gratitude pour l'accueil si sympathique que vous m'avez réservé. Chers jeunes gens, je vous souhaite un bel avenir d'instituteurs chrétiens. Or, vous réaliserez cet idéal par le sentiment de votre dignité personnelle, votre force de volonté et votre amour de la vraie liberté. Ainsi vous épurerez vos affections, vous saurez vous donner, vous dévouer, et au besoin, vous sacrifier pour le bien général et pour Dieu. Eloignez de vous tout ce qui aurait la moindre apparence de déloyauté et tout ce qui pourrait vous diminuer à vos propres yeux. Plus tard vous cherchiez en vain la force de la volonté si maintenant vous n'êtes pas capables de résister à vos mauvais penchants et à tout ce qui porte le stigmate du mal. C'est par la docilité et la pratique de l'obéissance que vous jouirez de la liberté des enfants de Dieu. Ces petites victoires quotidiennes que demande aujourd'hui la fidélité au devoir, développeront en vous la force et l'énergie de la volonté. Enfin, quand vous serez devenus Maîtres à votre tour, il vous incombera de transmettre ces mâles



Malte. St. Michael's Training College
(Ecole Normale)



Ecole Normale. S. Exc. Mgr Gonzi,
Archevêque de Malte fait l'éloge des
Frères et de leur œuvre. A gauche du
T. H. F. le Directeur de l'Ecole Nor-
male, Frère Wilfrid Leo,



Malte. Stella Maris College

Le T. H. Frère au Collège de Stella Maris



vertus aux enfants que la Providence de Dieu vous confiera pour leur bonheur, pour le vôtre et pour celui de votre île fortunée».

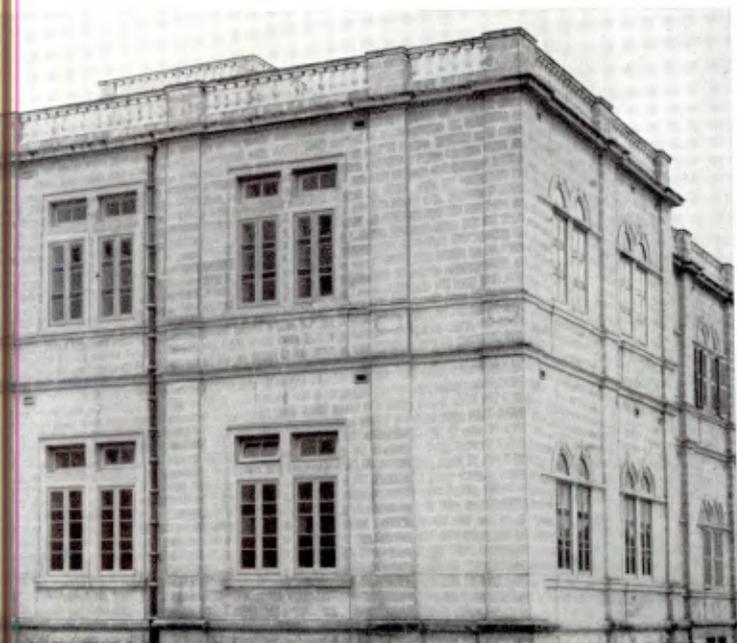
A *Stella Maris*, de *Gzira*, l'élève Georges Portelli salue le Très Honoré Frère par un discours vibrant qu'il termine par ces mots: « Nous sommes fiers de notre Ecole; nous espérons que vous garderez de votre passage-éclair parmi nous, une impression favorable dont le souvenir vous reconfortera au milieu des peines morales que vous cause la persécution communiste dans certaines contrées où souffrent tant de vos Frères. A ce moment-là, regardez l'étoile, comme dit Saint Bernard, pensez au Collège Stella Maris. Notre école a été une pépinière de vocations ecclésiastiques et religieuses; elle le sera encore mieux à l'avenir».

Le vénéré Supérieur répond au gentil orateur en prenant pour thème le nom même du

Collège: *Stella Maris: Etoile de la Mer*. Quelle est cette étoile, sinon Marie, la Mère de Jésus et la nôtre? Elle exerce son rôle de dévouement à notre égard avec une tendresse et une douceur incomparables. Elle est encore pour ces chers élèves tout yeux et tout oreilles, un idéal de pureté vers lequel ils doivent tendre de toutes leurs forces. « Vous m'avez présenté, dit-il en terminant, un splendide bouquet d'œillet; je désire qu'il soit placé sur l'autel de l'Etoile de la Mer, de Marie, Patronne de votre beau Collège, afin qu'Elle vous bénisse et vous protège, vous et vos chers Parents».

Enfin, derniers discours à Cottonera, où le Très Honoré laisse parler son cœur devant les *Juvénistes*, d'abord, leur souhaitant d'avoir envers Notre-Seigneur l'amour même qui animait Saint Paul. Après le naufrage qui abîma le navire qui le portait, l'Apôtre des Nations

Malte. Cottonera: le Juvénat



Malte. Cottonera: Le T. H. Frère au milieu des Frères du Collège de La Salle et des Juvénistes





Malte. De La Salle Collège de Cottonera

demeura dans l'île pendant trois mois en qualité de prisonnier, mais prêchant l'Évangile et confirmant la parole de Dieu par de nombreux miracles. Quel beau modèle pour des éducateurs!

Quant aux élèves de *La Salle College*, il leur souhaite un grand amour du travail et de l'étude. La jeunesse en effet, est l'âge du labour et des semailles. C'est par l'effort et la peine que s'augmente le savoir, et que, grâce à des connaissances solides et variées, on se prépare un avenir honorable. Et voici la traduction du second quatrain du sonnet en maltais dédié à l'hôte illustre par le Frère Henry:

*Comme un clair rayon dans les brumes du jour,
Votre venue dans la chère île maltaise,
Répand partout la joie et l'allégresse,
Inondant les coeurs d'espérance et d'amour!*

Avant de reprendre l'avion qui allait les ramener vers la Maison Généralice de Rome, le Très Honoré Frère Vicaire Général et le Frère Assistant Lawrence O' Toole firent une visite à la cathédrale, et dirent une prière sur les tombeaux de trois Chevaliers de l'Ordre de Malte, cousins de Saint Jean-Baptiste de La Salle: le Commandeur Henri de la Salle et ses deux neveux: Louis et Guillaume de la Salle.

Le Très Honoré et le F. Assistant admirent le magnifique panorama qu'offre l'île de Malte. Sur l'îlot en face, statue de Saint Paul, non loin de l'endroit où son bateau fit naufrage



TROIS GRANDS LASALLIENS

Apôtre Social et Saint Religieux Frère ALESSANDRO

Depuis douze années nous n'avions plus entendu sa voix, sa belle voix grave, qui, à la clarté de la pensée de ce mathématicien, à la profondeur de l'esprit de ce croyant, ajoutait un charme émouvant.

Alessandro Alessandrini, né en 1878, près de Tarquinia et de Cerveteri, fut vite pénétré par les valeurs de sa terre natale, où les vestiges de l'antique civilisation des Etrusques voisinent avec ceux de la Rome impériale et de la Rome papale.

Issu d'une famille de médecins, savants, professeurs, architectes et artistes, il apportait en naissant un remarquable esprit d'observation, la ténacité du chercheur, l'éclat non seulement du talent, mais on oserait presque dire du génie, et enfin l'âme d'un esthète. Ce splendide ensemble, illuminé par une foi ardente, par un amour fervent de Dieu et de la Très Sainte Vierge, explique en partie son activité dévorante, sa soif inlassable de la découverte, son aptitude à saisir la substance sous l'écorce, son absolu respect de la personnalité d'autrui, son désir de l'aider à monter toujours vers le bien, vers le plus parfait, vers Dieu.

Tout jeune enfant il se trouvait à l'école, quand une voix mystérieuse lui dit au plus profond de lui-même: «Ta Maman vient de mourir; et toi, tu seras Frère des Ecoles Chrétiennes». Télépathie merveilleuse et pressentiment qui ne l'avait pas trompé, car en ce même moment sa mère était rappelée à Dieu. Tel fut le départ de sa vocation lasallienne.

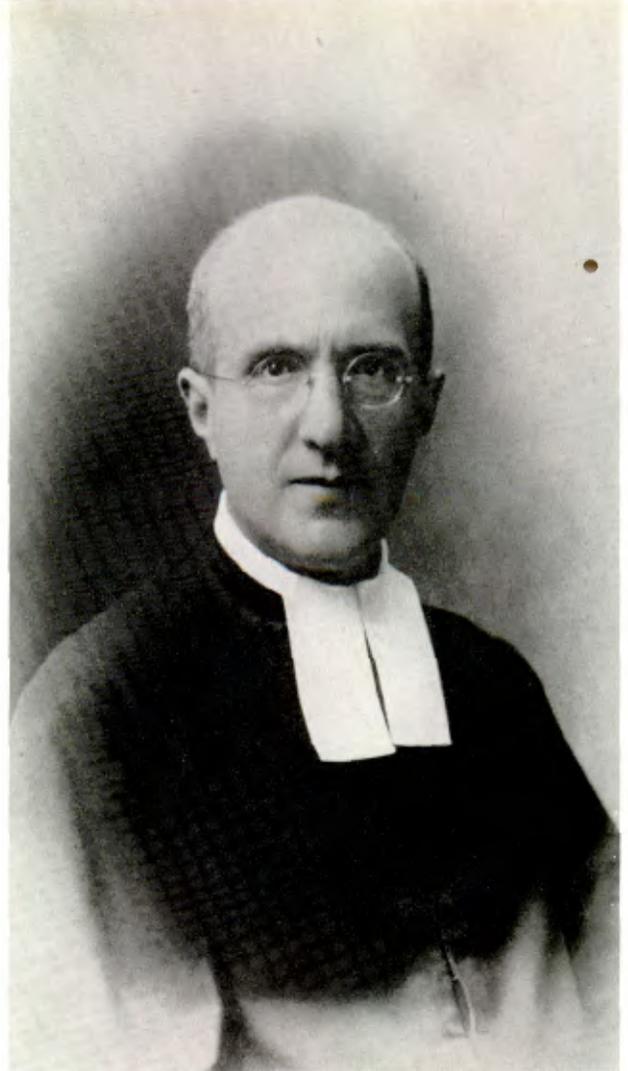
Le père Alessandrini était, certes, un chrétien de vieille roche; mais quand il entendit Alessandro lui dire: «Je veux être Frère des Ecoles Chrétiennes», il ressentit un coup au cœur; et tout en respectant les droits de Dieu sur cette âme, il résolut de l'éprouver sérieusement: son fils achèverait ses études à l'Université de Rome et prendrait ses grades, puis on verrait bien. Voilà pourquoi Alessandro se présenta seulement en 1898 au Noviciat d'Albano, à l'âge de 20 ans. On lui donna le nom de Frère Alessandro Eugenio. Sa probation terminée, il fut placé au Collège San Giuseppe e de Mérode à Rome.

Monsieur Alessandrini, qui vécut presque centenaire, fut témoin des succès de son fils; il lui disait parfois: «Si du moins tu t'étais fait prêtre, je te verrais arriver à la dignité de Cardinal». Et Frère Alessandro, qui, d'ailleurs, fut sollicité si souvent et si fortement par des Evêques et des Princes de l'Eglise d'entrer dans les ordres, lui répondait: «Tu sais, Papa, je le ferais si je savais que ce fût la volonté de Dieu. Mais, crois-le bien, Dieu veut que je reste Frère des Ecoles Chrétiennes comme ma Règle m'y oblige».

Docteur en Physique, et, après trois années d'Ecole Normale, Professeur de Sciences Mathématiques, il cultiva en son particulier les sciences relatives à l'énergie électrique, aux ondes lumineuses, à l'électricité animale et humaine. Nombreuses sont ses communications scientifiques à l'Académie Royale Alessandro



Le jeune Alessandro Alessandrini (premier à droite) élève au Collège Saint-Joseph de Rome



Le Frère Alessandro en pleine force et maturité

Volta, à l'Académie Pontificale de l'Immaculée Conception, dont il était membre, à l'Association Nationale pour le Progrès de la Science, à l'Université de Rome, etc. Innombrables aussi sont ses publications scientifiques. Signalons encore sa collaboration aux *Instituts Supérieurs de Physique, d'Hygiène, de Radiologie*. En 1911, il est nommé Directeur de notre établissement l'Institut de Mérode, l'un des plus réputés de la Ville Eternelle.

Or, le 13 janvier 1915, un terrible tremblement de terre dévaste la région d'Avezzano, dans les montagnes des Abruzzes: la petite ville de 12.000 habitants est pour ainsi dire rasée au sol, et pas une de ses maisons ne reste debout; les églises s'écroulent et le fameux château-fort Orsini est réduit à un monceau de décombres. C'est le Frère Directeur de l'Institut de Mérode qui vole le premier au secours des malheureuses populations. Avec l'assentiment des Supérieurs, il organise une équipe de sauveteurs parmi ses anciens élèves, comprenant des mé-

decins, des architectes, des ingénieurs, des jeunes pleins d'allant et durs à l'ouvrage. Combien de vies humaines sauvées par eux, et que de matériel en vivres et vêtements distribués aux malheureux sinistrés! Bien qu'il ne fût qu'un laïque, le Frère Alessandro obtint des autorités ecclésiastiques le pouvoir de toucher aux hosties saintes et de les tirer de dessous les pierres éboulées pour les consommer s'il lui était impossible de les transporter dans un endroit convenable. « Presque prêtre », disait-il plus tard en se rappelant cet émouvant épisode.

Puis, cette même année 1915 vit l'entrée de l'Italie dans la première Guerre Mondiale. Le Frère Alessandro ne pouvant servir dans les troupes combattantes, fut appelé à organiser d'un point de vue technique les services de radiologie dans les Hôpitaux Militaires du front, à la Première Armée et en Carniole. Muni des laissez-passer indispensables, il inspectait personnellement ces services. Il fit encore davantage, car il installa un Hôpital Militaire dans

son propre Institut de Rome: l'Hôpital de Mérode. La vue des blessés, des aveugles, des malheureux destinés à demeurer toujours des « mutilés sociaux », l'émouvait profondément. Pour eux, il organisa le Centre National de Rééducation des Aveugles et des Mutilés, dont il fut l'un des membres les plus actifs, après en avoir lancé l'idée. Il les contrôlait assidûment, les aidant de toutes les manières.

Ces qualités n'étaient pas passées inaperçues de ses Supérieurs, qui, pour lui donner une forte trempe lasallienne, lui firent suivre, encore très jeune, les exercices des Trente Jours et ceux du Second Noviciat. Sa joie fut grande de vivre pendant cent jours auprès des reliques de Saint Jean-Baptiste de La Salle à Lembecq-lez-Hal. Il espérait ainsi devenir « plus Frère », et surtout un « meilleur Frère » ! Les notes qu'il prit pendant cette période révèlent chez lui l'unique souci de vivre d'une vraie vie intérieure; d'approfondir la connaissance de l'esprit de son Institut; d'augmenter son amour pour Dieu; de ne rien se réserver à lui-même; de se donner tout entier à Dieu et aux âmes!

La valeur d'un tel religieux avait attiré aussi l'attention du Saint-Siège. En 1911, Saint Pie X lui confia la chaire de Physique à l'Université Internationale de Propaganda Fidae, à Rome. Sa connaissance du latin et de plusieurs langues vivantes, rendit cet enseignement très prenant auprès d'un public composé d'étudiants de toutes les parties du monde. Cette chaire, il la garda jusqu'en 1943, année de sa dernière maladie.

En 1921, toujours avec l'approbation de ses Supérieurs, il fonde l'*Oeuvre des Retraites Minimales*, près de la Basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. Celui qui sera plus tard le Cardinal Schuster et Archevêque de Milan, était alors Abbé de Saint-Paul; il collaborait avec le Frère Alessandro, ainsi qu'un digne Prélat romain. Monseigneur Giulio De Rossi. Mais la petite équipe s'élargit bien vite, et S.Exc. Monseigneur Montini apporta lui aussi les trésors de sa sagesse et de son dévouement à ces retraites spécialisées qui conviennent si bien aux hommes cultivés et surmenés. Quand le R. Père Garagnani, de la Société de Jésus se fut joint aux animateurs, les Retraites Minimales commençaient à déborder l'enceinte du monastère Saint-Paul et celle de Rome. Ce qui fit que le Frère



Le Frère Alessandro « en civil » qui vient de débarquer à Avezzano avec son équipe de sauveteurs, s'entretient avec un ecclésiastique et les autorités civiles

Alessandro fut appelé partout sans pouvoir répondre à toutes les invitations, car ses devoirs de Directeur et Professeur étaient très absorbants. Mais là où il pouvait se rendre, sa parole chaude et incisive remuait les âmes et les portait vers Dieu.

En 1923, par la volonté du Pape Pie XI, les Supérieurs de notre Institut accèdent à la demande du Président Général de l'Action Catholique Italienne, qui fait du Frère Alessandro le premier Directeur du Secrétariat National de l'Enseignement. Et c'est ainsi que commence sa grande mission d'éducateur, d'inspirateur et d'ami de l'Ecole Nationale Italienne. Trois ans plus tard, il crée l'Association Educatrice Italienne dont le but est l'éducation des jeunes enfants et la formation des cadres pour l'école maternelle. Il réalise cette magnifique création avec le concours de deux autres grands pédagogues italiens: Joseph Lombardo-Radice et André Franzoni.

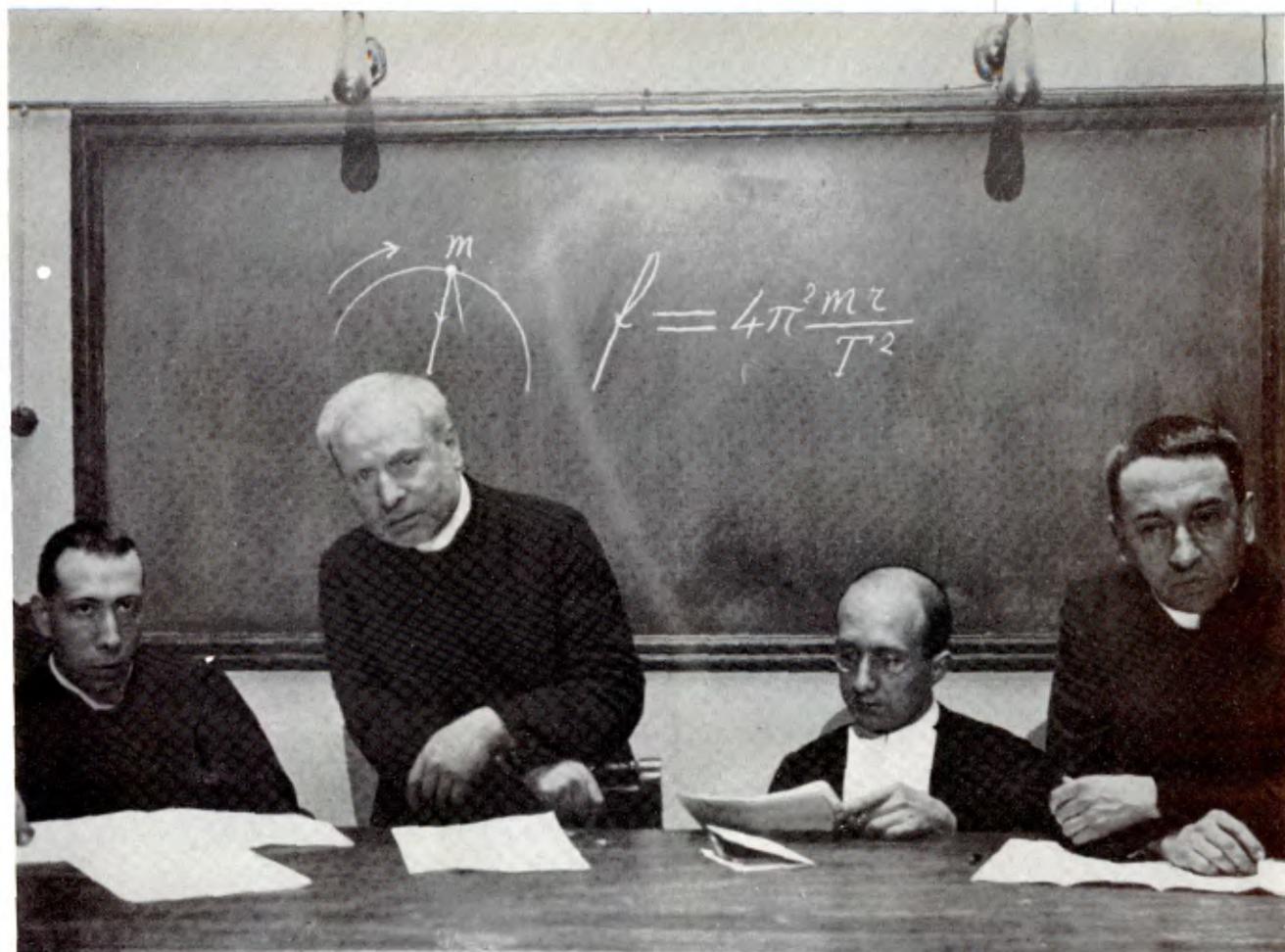
Eclairée par les directives du Frère Ales-



Le Frère Alessandro, Directeur de « Saint-Joseph et de Mérode », au milieu d'un groupe de blessés sur les marches du perron du « de Mérode » (Guerre 1915-1918)

La Reine d'Italie distribue des décorations aux blessés de l'Hôpital de Guerre du « de Mérode ». Le Frère Alessandro fait l'appel des nouveaux décorés





Le Frère Alessandro, professeur au Collège Pontifical de la Propagande, fait partie du Jury des examens

Le Frère Alessandro, Inspecteur National de l'Enseignement Religieux en Italie, parle dans une église, en présence du Clergé et de l'Evêque du lieu





Le Frère Alessandro dans sa période de diminution physique. Au milieu des Petits-Novices d'Albano

sandro, son fondateur, fécondée par ses souffrances et son sacrifice, cette Association s'étend de plus en plus et multiplie ses moyens d'apostolat. A l'éducation des enfants, elle joint celle des maîtres eux-mêmes par les écoles normales. Pour les mères, qui sont les premières éducatrices de leurs enfants, voici les écoles normales supérieures, qui dispensent l'enseignement professionnel et celui de l'économie domestique. Il y a aussi le personnel spécialisé

pour l'éducation des enfants malades, avec les écoles d'assistance sociale et les centres de rééducation. L'association organise aussi des cours et des conférences de culture générale: pédagogie, hygiène scolaire, puériculture, histoire, plus les stages de formation et de spécialisation. Telles sont en gros les activités sociales et éducationnelles qui complètent sur le plan national l'œuvre grandiose créée par le Frère Alessandro. Tant qu'il fut en santé, il suivait attentivement la marche de toutes ces initiatives fécondes, les animait de sa forte personnalité, les soutenait par sa confiance et sa foi robuste.

Aux époques de crise et d'instabilité politique ou économique, l'œuvre de l'éducation trouva toujours dans le Frère Alessandro un sage conseiller et un négociateur avisé. Il concourut activement à l'élaboration des réformes scolaires qui prirent leur effet à la suite des accords du Latran entre le Gouvernement Italien et Pie XI, le 2 février 1929. Lorsqu'il s'agissait de représenter et plastronner, on ne le voyait jamais; mais quand venait le moment d'agir pour l'Eglise et pour la Patrie, de se dévouer pour les âmes, nul n'était plus dynamique et entreprenant que lui.

Les hommes voulurent lui témoigner leur reconnaissance en le couvrant de décorations. Il connaissait la valeur de ces hochets qu'il en-

Monseigneur Montini, Archevêque élu de Milan, vient de recevoir le diplôme d'Affiliation à l'Institut lasallien. Le voici à la Maison Généralice avec le Frère Alessandro



fermait dans un tiroir et qu'il ne sortait plus jamais. Ministres, gens de lettres, savants et hommes d'Etat se succédaient auprès de lui, sollicitant ses lumières, ses conseils et ses interventions. Tous savaient qu'ils pouvaient compter sur sa loyauté, sa droiture, sa discrétion, son dévouement, son intelligence et son sens des affaires.

Dès 1923, il fut, avant la lettre, le premier Inspecteur National Italien de l'Enseignement Religieux. Mieux encore qu'Inspecteur, il fut l'organisateur et l'animateur de cet enseignement. Que de réunions il présida à cet effet dans presque toutes les villes d'Italie, prononçant partout des conférences en présence des autorités académiques et religieuses! Il voyageait toujours de nuit afin de réserver les heures du jour à ceux qu'il allait visiter et encourager, à un malade délaissé, à une famille pauvre, à une maison religieuse où il donnait une conférence spirituelle. Il se présentait partout avec un bon sourire, n'intimidant personne et ne laissant jamais le temps de lui donner un remerciement.

« Si j'ai pu être l'instrument d'un peu de bien, disait-il, remerciez-en Dieu ». Il ajoutait: « Il faut savoir donner à Dieu un peu de joie, Lui demander de ne pas penser à nous, mais à Lui-même et à sa gloire. Il faut servir Dieu dans l'oubli de soi, savoir se taire, pour qu'il puisse nous parler ». Sa charité avait des tendresses maternelles qui contrastaient avec son habituelle austérité. Peu d'hommes ont été doués d'une intuition des besoins des âmes comme lui. « Il nous sentait souffrir, a-t-on écrit; sans rien mêler d'humain à sa piété, il allait droit au point névralgique, savait parler avec l'assurance du savant et l'éloquence de l'apôtre. Il ramenait toutes les questions à l'essentiel et les envisageait sous le regard de Dieu ».

Très jeune encore et dans l'épanouissement de sa vie religieuse, en pleine action, il eut le pressentiment au cours d'une retraite, que Dieu lui demanderait quelque jour un grand sacrifice: il comprit clairement que la dernière période de sa vie s'écoulerait lentement dans l'inaction et le silence. Il en éprouva un violent sursaut; il lui semblait qu'un effacement si brutal et si absolu tout en continuant à vivre sur la terre, était impossible à accepter... Mais



Le Frère Alessandro à la consécration à la Sainte Vierge de l'A.E.I. (Association Italienne d'Education) dont il est le Fondateur. A gauche, le drapeau de l'A.E.I.

l'amour fut plus fort; et, plein d'émotion et de force à la fois, il dit: « Oui! ».

Il se prépara à cette redoutable épreuve et l'attendit de pied ferme, sans rien retrancher de son activité jusqu'au dernier moment. Cependant, Dieu adoucit le calice et frappa son serviteur en deux temps.

D'abord ce fut, en 1934, une terrible attaque cérébrale. Pleins de sollicitude pour le cher malade, les Supérieurs l'envoyèrent à Paris pour le remettre entre les mains du célèbre Professeur Clovis Vincent, qui décida une intervention chirurgicale à l'angle ponto-cérébelleux de son cerveau. Le Frère Alessandro s'était déjà préparé à paraître devant Dieu; il avait même dressé une liste des invo-



Le Frère Alessandro assiste à la remise du diplôme d'Affiliation...

cations pieuses qu'on devait murmurer à son oreille dans le cas nullement chimérique où mort s'ensuivrait. Mais Dieu avait d'autres vues sur lui, et l'opération réussit parfaitement. Il put renouer sa carrière apostolique et sociale, y compris enseignement, conférences, voyages, direction de ses œuvres de prédilection. Sans doute restait-il physiquement affaibli du côté droit de son corps, mais il était demeuré aussi lucide d'esprit que jamais, et maître de sa parole et de ses facultés. Cela dura neuf ans.

En juillet 1943 se déclencha la seconde étape, la plus crucifiante et la plus longue, qui le réduisit pour ainsi dire à rien: «Nihil ego». Cela se passa pendant la retraite annuelle au Collège Saint-Joseph de Rome, dont il suivait les exercices. Une hémorragie cérébrale lui enleva la parole et le mouvement. Graduellement il se reprit à pouvoir bouger un peu et à dire quelques mots embarrassés, des vocables isolés qui semblaient exploser dans sa bouche. Apparemment ses facultés intellectuelles demeuraient intactes, mais il ne pouvait plus communiquer ses pensées par des phrases suivies, ni par l'écriture: il lui restait le langage des yeux, extraordinairement vivants et expressifs et celui des signes, gauches et rares. Il ne pouvait se déplacer qu'en se traînant, et appuyé sur le bras d'autrui. Mais il suivait les lectures et les communications qui lui étaient

faites, exprimant à tout instant qu'il comprenait, qu'il se souvenait, qu'il était heureux et qu'il remerciait. Ce qu'il pouvait faire excellemment, c'était de prier, de sourire, d'édifier son entourage par sa résignation, sa joie continue, le rayonnement qui émanait de tout son être.

Pour ne pas déranger, il commençait l'opération difficile du lever matinal dès trois heures et demie. Il vivait pour les autres, encourageait les plus jeunes par ce mot: «coraggio!» tenait compagnie aux Anciens de la Communauté, prenait sa part des joies et des deuils, veillait les morts. Le chapelet glissait continuellement entre ses doigts: «Que faites-vous, cher Frère?» lui demandait-on. «Moi? Ave Maria!» Que d'heures il passait ainsi en présence de l'Hôte du Tabernacle, et au pied de l'Image de Marie! Alors ses beaux yeux se remplissaient de larmes, non de tristesse, mais de consolation. Pleurs de joie qui trahissaient éloquemment la reconnaissance qui remplissait son cœur au souvenir des grâces dont Dieu l'avait comblé au cours de sa vie.

De temps à autre le Frère Directeur du Collège lui ménageait la surprise d'un voyage en auto au Noviciat d'Albano. Il s'en montrait heureux et plein de gratitude. D'autres fois on le portait à la Maison-Mère dont il parcourait les couloirs assis dans sa voiturette de ma-



...à Monseigneur Tardini, Pro-Secrétaire d'Etat

lade. Il restait bien longtemps au pied des reliques de Saint Jean-Baptiste de La Salle. Il était heureux de revoir les Frères qu'il connaissait et de saluer les Supérieurs.

Cette longue période d'anéantissement et d'intercession allait prendre fin au début de la présente année 1956. Au soir du 2 janvier on lui annonça son transfert dans une clinique de Rome pour y subir une banale intervention chirurgicale. Sans se faire illusion, il eut l'impression qu'il quittait le Collège pour toujours. Il voulut embrasser son cher Sacré-Cœur et sa belle image de la Très Sainte Vierge: « Adieu! adieu! » disait-il gaiement. « Vous reviendrez bientôt », lui disait-on: « c'est l'affaire de quelques jours ». « Non, disait-il: moi, Paradis! ».

Ce furent huit jours de souffrances indicibles, héroïquement acceptées, comme toujours. Il fut emporté par une congestion pulmonaire à laquelle s'ajouta la paralysie bulbaire. Avant d'expirer, il s'unit à la récitation de la formule des vœux qu'on prononça pour lui. C'était le dernier acte de ce religieux dont la fidélité à l'esprit et aux Règles de son état n'avait pas connu de fléchissement en face des grandeurs

Le Frère Alessandro sur son lit de mort





Les obsèques du Frère Alessandro à Santa Maria in Domnica. A partir de la droite: T. H. F. Denis, Frère Nicet Joseph, futur Supérieur Général, Alberto di Maria, Frère Gioachino, Assistant, F. Ugo, Pro-Directeur du Collège Saint-Joseph, F. Mansueto, Vr Auxiliaire, F. Valerio, Visiteur. A gauche: Docteur Paolo Alessandrini, Professeur à l'Université de Rome, frère du défunt

que le monde avait fait miroiter à ses yeux, et de la dignité sacerdotale que plus d'un Evêque avait essayé de lui imposer. Il est mort comme il avait vécu, en vrai Frère des Ecoles Chrétiennes.

A ses derniers moments il tourna les yeux vers le ciel et on lui entendait dire « Merci!... Courage!... Patience!... Paradis!... ». Ces quatre mots prononcés sans force, mais avec une volonté indomptable, sont en définitive, le testament que le Frère Alexandre laisse à ceux qui

l'ont connu, et à tous les Frères des Ecoles Chrétiennes de par le vaste monde:

Merci!... pour la grâce inestimable de ma vocation lasallienne, plus belle que tous les hochets de la vanité!

Courage!... il en faut pour accomplir la volonté de Dieu manifestée par la Règle!

Patience!... les peines de ce monde sont passagères!

Paradis!... récompense magnifique d'une vie toute consacrée à Dieu!

Service funèbre célébré en l'église de N.-D. de la Consolation, à Paris. De droite à gauche: FF. Ricardien, Dr Général. Vial, Frédien, Visiteur, Arnel Félix, Econome Général, François de Sales, Secrétaire Général



Un Grand Chef et un Grand Religieux

Frère GORDIEN DÉSIRÉ

Le religieux dont nous esquissons la vie, a disparu de la scène du monde quelques semaines seulement après la mort de notre historien, M. Georges Rigault. Ils se sont rencontrés, éperdus d'une immense reconnaissance, aux pieds de ce Dieu qu'ils ont fidèlement servi et ardemment aimé. L'un, appartenant au siècle, et l'autre, consacré au Seigneur, avaient voué, semble-t-il, une égale dévotion à cet Institut de Saint Jean-Baptiste de La Salle à la gloire duquel ils ont si admirablement travaillé. Le Frère Gordien a su deviner dans M. Rigault l'écrivain destiné par la Providence à publier la grandeur cachée de cette famille lasallienne méprisée en ses débuts, mais qui était appelée à se répandre sur la surface de la terre pour le plus grand bien de l'enfance. Derrière le front du chartiste il avait vu l'éclair de l'intelligence qui saurait discerner dans les événements passés les mouvements d'ascension et de conquête de la petite société des Ecoles Chrétiennes; il avait perçu les effluves de cette imagination créatrice qui excellerait à restituer la vie du passé, sans toutefois, tourner au romanesque. Dans cette poitrine il avait senti battre le grand cœur qui allait s'enthousiasmer pour l'œuvre monumentale de l'Histoire de l'Institut.

Non seulement le Frère Gordien a découvert M. Georges Rigault, mais il l'a soutenu, il l'a défendu, il l'a placé dans les conditions les plus adéquates à l'accomplissement de sa grande mission.

N'aurait-il atteint que ce résultat, le Frère Gordien mériterait l'éloge que nous inscrivons dans ce Bulletin. Mais il a été encore un grand chef, et il a mené la vie d'un grand religieux. Il a vaincu les souffrances indicibles qui l'ont torturé pendant plus de vingt ans; la pensée lancinante de sa maladie inexorable, loin de lui enlever tout courage au travail, a été pour lui un véritable aiguillon, car il ne voulait pas disparaître sans avoir achevé les grands et continuels travaux qu'il entreprenait sans arrêt.

Dans les limites étroites de cet article nous ne ferons qu'effleurer quelques points intéressants de cette existence fructueuse, du moins ceux qu'il nous a été donné de connaître, en attendant la grande vie qu'un de nos Confrères à la plume diserte, est en train de composer avec tout son cœur et toute son admiration pour le cher défunt.

PREMIÈRES ANNÉES

Avec des photographies collées sur les feuillets d'un gros cahier à couverture de toile cirée, le Frère Gordien Désiré avait formé un album rustique que nous allons consulter. A la première page se campe un bambin de trois ans vêtu d'un long raglan à deux rangées de boutons dorés — on en compte bien une vingtaine — et chaussé de hautes bottines à boutons ronds qui se bouclaient sur la cheville. Ce petit bonhomme

François Aubouard (Frère Gordien) le jour de sa première Communion



est François Aubouard, le futur Frère des Ecoles Chrétiennes qui nous intéresse en ce moment. Quelques données biographiques accompagnent le mignon portrait: naissance, 26 mars 1879, à Moulins. Baptême, 30 mars suivant... Une coupure de journal est collée au-dessous et porte cette mention: « L'hiver 1879 fut terrible; à Paris le thermomètre descendit jusqu'à 26.6. En décembre la neige était si abon-

dante que sur tous les réseaux les trains s'immobilisaient. La mer gelait au Havre, à Cherbourg, à Brest». Plus loin, nous retrouvons François en premier Communiant; puis en Petit-Novice, avec un ceinturon à grosse plaque de cuivre.

Le voici maintenant, revêtu de la soutane noire à agrafes de fer, car il est devenu le Frère Gordien Désiré, d'abord Novice timide, puis professeur au Petit-Noviciat de sa ville natale. Regardons-le; il a vingt ans seulement; la ligne qui dessine ses lèvres annonce le calme et la bonté; et derrière le verre de ses lunettes, l'œil est clair et vif. Nous le retrouverons à 23 ans, assis sur un banc du jardin de la maison de formation, l'air sérieux qui sied à un éducateur et qui ne le quittera plus; il tient un livre ouvert à la main.

Ces images d'un passé charmant, les églises où il a commencé à prier, le Frère Directeur de cette époque, voisinent avec les portraits de famille. Les dames portent de longues robes très amples et des corsets serrés à la taille; leurs cheveux forment un bourrelet vigoureux que traverse la longue aiguille fixant le vaste chapeau.

Tournons quelques pages. Nous sommes à Alexandrie; le Frère Gordien, professeur au fameux Collège Sainte-Catherine, est un jeune missionnaire à la barbe très noire, taillée en rond autour du menton. Regardons aussi cette photo décolorée où le Frère Ismaëlis, Directeur et futur Assistant, mène une caravane d'une douzaine de Frères en train d'étudier sur place la bataille d'Aboukir. Comme ses Confrères, le Frère Gordien chevauche gaillardement un âne de belle taille au poil blanc et qui pointe haut

Le Frère Gordien Désiré à 23 ans, professeur à la maison de formation de Moulins



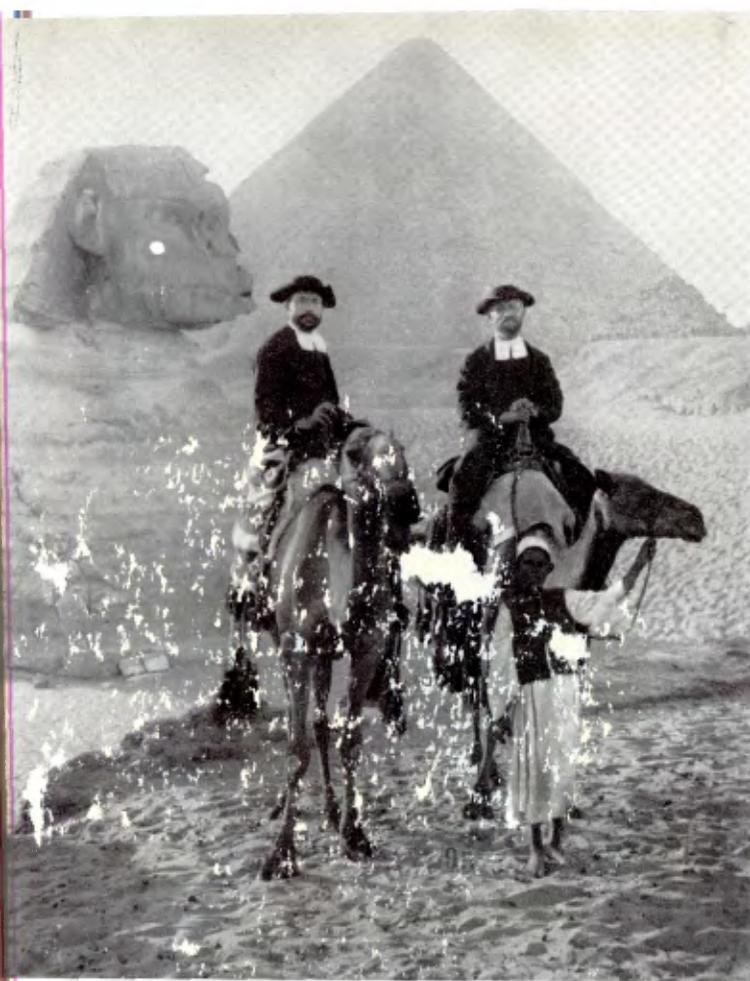
ses oreilles. Sur cette autre photographie, le voici à dos de chameau, ce vaisseau du désert, comme disent les amateurs de métaphores, naviguant parmi les sphinx et les pyramides, tranquille et le regard assuré.

Mais il est temps de nous arrêter quelque peu à cette période de sa vie, car il a commencé déjà à donner sa mesure. Professeur de Sciences en Première et en classe de Mathématiques, il sera bientôt placé à la tête de son beau Collège de Sainte-Catherine. Tout le monde était frappé par son sérieux et ordinaire, sa force de caractère et son profond esprit religieux. Rarement on a rencontré une aussi grande puissance de travail secondée par une ténacité sans faiblesse. On aurait aimé le voir se délasser, et participer davantage aux moments de détente accordés à la Communauté. Cependant il n'était pas morose, et ne manqua pas une occasion de rendre service; il savait, à l'occasion se montrer affable et engager des joutes de bel esprit où la finesse s'alliait à une simplicité charmante et à une extrême charité.

Sa culture ne se bornait pas aux sciences, mais s'étendait aux lettres et à la musique. Ceux qui l'ont vu préparer des séances artistiques se rappellent encore l'art consommé qu'il atteignit dans la formation des élèves et des jeunes gens du Cerele Catholique appelés à paraître sur la scène. A plusieurs d'entre eux il révéla leurs talents cachés: distinction, pathétique, expression vivante de sentiments dont l'élan passait visiblement dans le public.

Cependant toutes ses préférences allaient à l'enseignement moral et religieux. La petite réflexion du début de la journée et le catéchisme expliqué en la dernière demi-heure réclamaient tous ses soins. Aussi, quelle richesse dans la documentation, et quelle conviction dans l'exposition et le verbe! Le professeur de sciences cédait alors la place à l'apôtre-éducateur dont l'âme pénétrée et vibrante ne se limitait pas à ces deux temps prévus par le règlement pour semer la parole évangélique; très adroitement il savait glisser du plan profane au terrain religieux.

Nommé Directeur en 1914, il entre en fonctions sous le signe redoutable de la guerre; il est l'homme providentiel. Neuf Frères et vingt professeurs civils de Sainte-Catherine sont rappelés sous les drapeaux. Que va faire le Frère



Frère Gordien et Frère Oger devant la Grande Pyramide

Gordien? va-t-il fermer des classes? réduire le train du pensionnat? Non. Il se refuse absolument à cette éventualité; il exalte le courage des Frères restants, car il s'agit de tenir coûte que coûte. Les heures de cours des professeurs seront doublées, toutes les bonnes volontés mobilisées. Puis on recrute des auxiliaires bénévoles. Et alors on voit le Directeur de la Compagnie du Gaz d'Alexandrie enseigner dans les premières classes; un ingénieur frais émoulu

Excursion au champ de bataille d'Aboukir. Troisième à partir de la gauche, F. Ismaëlis, Dr et futur Assistant. Au milieu, F. Gabriel, S-Dr. Deuxième à partir de la droite, F. Gordien



de la Faculté de Grenoble renoncer à continuer ses études en France et offrir ses services. Tout fonctionne pour le mieux; d'ailleurs le Frère Gordien prêche d'exemple, se montre le premier partout où il faut se dévouer ou rétablir une situation difficile; il galvanise les volontés les plus hésitantes et les plus faibles.

Il donne aussi l'exemple de la charité et développe le sens social chez les élèves. La maison de campagne du Collège est admirablement située; il la met à la disposition des alliés; on y installe 300 lits, et elle devient un Hôpital de Guerre. Les élèves se cotisent, donnent des représentations théâtrales payantes; et les blessés reçoivent de leurs mains des colis, des cartes postales, du papier à lettre, des cigarettes, des friandises.

Quand la tourmente est passée, Sainte-Catherine atteint son apogée. Des visiteurs illustres de tous les pays sont reçus solennellement par les professeurs et les élèves, au milieu des discours et des morceaux de chant et d'orchestre. C'est une vénérable tradition qui se continue. Naguère ont été reçus le Cardinal Langénieux, Félix Faure, Léon Bérard, Etienne Lamy, le Vicomte Melchior de Vogüé, l'Amiral Boué de Lapeyrière. A ce brillant palmarès, le Frère Gordien ajoute les noms non moins illustres de Maurice Barrès, de l'Amiral Mornet, du Général d'Amade, du grand homme d'Etat Venizelos, des Cardinaux Bourne, Archevêque de Westminster, Giustini, Légat Pontifical, Dubois, Archevêque de Paris. L'un de ces personnages disait à un professeur du Collège: « Je savais qu'il y avait chez vous des mathématiciens, des littérateurs. J'ai constaté avec plaisir qu'il y avait aussi des orateurs; votre Directeur en est un, et non des moindres ».

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'INSTITUT

En 1920, le Frère Gordien est appelé à prendre la direction du Secrétariat Général de l'Institut; il y donnera une nouvelle preuve de sa haute valeur d'homme et de religieux. Pour se mettre à même de mieux saisir et de traiter avec compétence les affaires litigieuses qui ne manqueront pas de se rencontrer, il redevient étudiant. Il s'assoit sur les bancs de l'Institut Catholique de Paris pour suivre avec la plus grande attention les Cours de Droit. L'avenir



Frère Gordien, Directeur du Collège Sainte-Catherine d'Alexandrie; la vivacité de son intelligence se reflète dans le regard

prouvera qu'il a pris la bonne méthode. En même temps il s'occupe de la refonte de nos manuels scolaires.

Son activité est débordante. Il s'intéresse à tout ce qui touche à l'Institut, particulièrement aux sujets en formation, et souhaite que tous acquièrent une culture aussi étendue que possible. « Il est bien regrettable, écrit-il à un Directeur de Scolasticat, que vous ne gardiez pas deux ans les sujets destinés à l'Orient, et cela

simplement parce que, dites-vous, il faut faire place aux autres. C'est une grosse erreur ».

Il s'occupe même des jeunes Egyptiens venus en France pour suivre les grandes écoles et préparer le Droit ou la Médecine, et se perfectionner dans l'étude des Sciences. Il peut ainsi continuer son action bienfaisante auprès de la si attachante jeunesse alexandrine, qu'il avait tant aimée. D'ailleurs nombre d'autres anciens élèves des Frères d'Orient se tournent vers lui pour bénéficier de sa sagesse et de ses encouragements. Pour eux il fonde l'A.B.C. association régulière qui les groupe en une parfaite entente cordiale, qu'ils soient d'Alexandrie, de Beyrouth ou de Constantinople. Sous l'œil vigilant et discret d'un tel guide, ils peuvent espérer entrer dans la vie sans éprouver un choc trop brutal avec le monde, et éviter tant de pièges où se laisse prendre si aisément une jeunesse expérimentée et sans soutien. Il visite assidûment ceux qui sont malades, leur procure de saines distractions et leur donne des nouvelles de leur pays.

C'est aussi à cette époque qu'il découvre M. Georges Rigault et lui confie des travaux de plus en plus importants sur l'Institut, sur notre Saint Fondateur et de nombreux Frères marquants.

Mais revenons à notre album. Voici la période parisienne. Une photographie nous le présente assis au milieu de ses chers Orientaux de l'A.B.C. dont les noms s'alignent au bas: Grecs, Turcs, Syriens, Arméniens et Egyptiens. Nous les retrouverons à la Tombe du Soldat



Le Frère Gordien reçoit Maurice Barrès, de l'Académie Française et homme politique, au Collège Sainte-Catherine d'Alexandrie. A droite, M. de Reffye, Consul de France



A Sainte-Catherine d'Alexandrie. Le F. Gordien reçoit le Général d'Amade, Commandant du Corps Expéditionnaire Français en Orient

Inconnu, mai 1927. Le Secrétaire Général figure aussi au milieu d'un groupe de Séminaristes, anciens associés de Saint-Labre, cette œuvre parisienne, éminemment lasallienne. Le voici, maintenant au 14 juillet 1928, recevant la Croix de la Légion d'Honneur. Mais un portrait de cette époque est digne de retenir notre attention, car il nous montre le Frère Gordien à son apogée, pour ainsi dire, resplendissant de santé le visage d'un calme olympien, les yeux extraordinairement vivants et pénétrants comme deux vrilles.

ASSISTANT DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Le 12 novembre 1928, le Frère Gordien Désiré était élu Assistant, et il héritait des Districts de son prédécesseur, le Frère Ismaëlis, c'est-à-dire: Moulins, Rhodes, Egypte, Jérusalem, Constantinople, Madagascar. Aussi, dans l'Album trouvons-nous des photographies de groupes prises à Tamatave, Soavimbahoaca,

Ambositra, dans la grande Ile Rouge, la bien nommée à cause de son sol de latérite; il figure dans toutes. De même à Smyrne, Kadi-Keui de Constantinople, Alexandrie. Le cahier s'agrémenté d'une quantité de petites photos découpées, nous le présentant avec le casque colonial sur les genoux; ou dans son attitude familière, bien planté sur ses jambes écartées, les mains jointes tout en-dessous de la poitrine, le regard tantôt sérieux et investigateur, tantôt malicieux et ironique.

Cet Assistant est essentiellement un homme d'autorité; il voit grand, il voit juste, il veut fermement et avec persévérance; il demande à chacun l'accomplissement du devoir, il excite tout son monde au zèle et au dévouement. Ajoutons bien vite qu'il est compréhensif et patient, que rien ne peut altérer son calme et son sang-froid, qu'il sait encourager, et ne marchande pas l'éloge.

Ses qualités d'administrateur: intelligence, sagesse, esprit d'ordre, fermeté, bonté délicate, le mettent hors de pair. Ses retraites de District qu'il préside avec une maîtrise consommée, sont désirées, voire impatientement attendues, comme l'écrit un de ses anciens devenu Visiteur. Dans ces assises annuelles la conférence spirituelle est un de ses plus puissants moyens d'action. Euripide n'a-t-il pas dit: « La parole est la souveraine du monde des esprits»? Aussi, ses entretiens sont-ils préparés de longue main, charpentés fortement, émaillés de citations des auteurs modernes, tout en s'appuyant solidement sur les principes de la théologie la plus saine et de l'ascétisme le plus orthodoxe. Le ton est le plus souvent optimiste et encourageant, le style poli et presque ciselé.

En reddition, les conseils qu'il donne sont bien appropriés à la situation et de nature à

Paris. Le F. Gordien, Secrétaire Général de l'Institut, au milieu des Anciens Elèves de l'A.B.C. (Alexandrie, Beyrouth, Constantinople)





Tananarive. Le Frère Gordien, Assistant, est reçu à l'Ecole d'Andohalo

encourager; si bien qu'on sortait de ces tête-à-tête bien instruit de ses devoirs et réconforté. On a retrouvé dans ses papiers un cahier rempli de réponses à des redditions écrites qui ont dû servir de brouillon, ou qui traitaient de cas typiques se représentant souvent. Les noms propres sont remplacés par des astérisques, la rédaction est claire et élégante.

Le Frère Gordien témoignait une sollicitude spéciale aux Frères-soldats. Il ne manquait aucune occasion de les rencontrer pour les encourager et s'enquérir de leurs besoins. Ce zèle se manifestait surtout à l'égard des Frères qui accomplissaient en Orient leur temps de service militaire, et il se rendait souvent à Damas où nombre d'entre eux étaient rassemblés; il passait avec eux des Dimanches pleins d'agrément et de profit spirituel, ne les quittant jamais sans leur laisser une marque de sa générosité.

Peut-on affirmer que toujours la réussite a

été le prix des trésors de lumière et de dévouement qu'il dépensait à l'égard des Frères de ses divers Districts? que jamais il n'a rencontré des esprits rétifs ou d'une sensibilité exacerbée? Ce serait ne pas connaître la nature humaine et oublier que les plus remarquables conducteurs d'hommes, et même Saint Jean-Baptiste de La Salle se sont butés aux mêmes difficultés.

Quoi qu'il en soit, le Frère Gordien Désiré était un Assistant de haute classe et un Lasalien de toute première valeur. On l'a bien vu au Chapitre Général de 1934 quand il fut très sérieusement question, malgré son âge peu avancé, de le porter à la plus haute charge de l'Institut en le nommant Supérieur Général. Mais Dieu en avait décidé autrement, et il réservait à notre cher Confrère une mission d'un caractère différent: il voulait le clouer pendant vingt ans sur la croix et nous le donner comme un modèle de résignation, d'énergie, d'activité et de dévouement tout à la fois.

LA GRANDE ÉPREUVE

Elle vint sous la forme d'une grave maladie qui, tout en lui laissant le libre jeu de ses facultés intellectuelles, allait le réduire à une impotence physique quasi absolue. En 1935, il terminait une lettre de reddition par ces lignes: « Dans votre solitude priez beaucoup pour moi; j'éprouve un tel besoin du secours de Dieu! » Il se sentait envahi peu à peu par un mal implacable et qui allait exiger une opération dont l'issue pouvait être fatale. Il ne s'en effrayait



Ambositra, Madagascar. Le F. Gordien, Assistant est reçu par le Conseil de l'Amicale des Anciens Elèves

Avec les Frères de Smyrne. Le septième de' out, à partir de la gauche



nullement et écrivait à un de ses correspondants: « Par les misères que les années apportent avec elles le bon Dieu nous donne le moyen de nous détacher des choses d'ici-bas et surtout de nous-même pour mieux nous unir à Lui. C'est la préparation immédiate à ce qui sera notre occupation pendant l'éternité ».

L'opération eut lieu en janvier 1936. Il s'agissait de ce terrible mal qui a pris de nos jours un développement si redoutable, qu'au dire d'un écrivain médecin, Léon Daudet, il atteignait à cette date un habitant sur cent quatre-vingt-dix dans une grande capitale européenne: le cancer. Et il ajoutait: « Des cas de cancérisation foudroyante viennent de se produire en Amérique ».

Ce dernier cas était celui du Frère Gordien. L'opération de la tumeur cancéreuse réussit pleinement, c'est-à-dire que la vie fut sauvée; mais les séquelles et les servitudes qu'elle laissa après elle réduisirent le malade à un état pitoyable. « Je suis toujours bien gêné, écrivait-il quelque temps après, par certaines misères, suites de la grosse opération que j'ai subie. Il me faut toujours vos charitables prières ». — « Je ne pourrai faire aucun voyage, mandet-il à un autre, présider aucune des retraites de mes Districts; ce sera pour moi une grande privation; mais que Dieu soit béni pour la croix qu'il m'a envoyée. Demandez-lui que je la porte avec amour et générosité ». Au Frère Gordien s'appliquent avec une rigoureuse exactitude les vers du poète délicat et profond qu'était Eugène Manuel:

*Dans la foule, secrètement,
Dieu prend une âme neuve
Qu'il veut amener lentement
Jusqu'à Lui d'épreuve en épreuve.*

*Il fait plier sous les douleurs
Le faible corps qui l'emprisonne;
Il la nourrit avec des pleurs
Que nulle autre âme ne soupçonne.*

Dans cet état de déchéance physique la pensée du pauvre malade va aux autres, et il ne pense qu'à faire plaisir. C'est ainsi que de Lembecq, sa résidence, il envoie une relique de Saint Jean-Baptiste de La Salle dans une belle custode, à M. Georges Rigault, qu'il a engagé définitivement au service de l'Institut. L'historien lui en témoigne sa vive reconnaissance: « Cette sorte de présence matérielle du Saint Fondateur au milieu des livres, des documents et des notes qui le concernent, me donne un surcroît de courage pour mener à bonne fin

Lembecq-lez-Hal. Après le départ de la plupart des Frères à Rome. Le F. Gordien, entre le F. Marius Dr Gal, et le F. Florel, infirmier



mes longs et difficiles travaux. Et voilà que cette relique m'est envoyée au moment où nous redoublons de prières pour que le bon Dieu, par l'intercession de son Serviteur, conserve aux Frères des Ecoles Chrétiennes, et à notre profonde affection, une vie, un cœur, une intelligence, dont tous nous savons le prix. Votre épreuve est si rude, vos souffrances ont été si terribles, que nous n'y pensons pas sans frémir, et que nous osons supplier la divine Providence d'avoir pitié! Votre Bienheureux Père vous a traité vraiment comme un fils de sa prédilection. Qu'il daigne maintenant s'employer à vous rendre le repos et les forces, tout en vous conservant semblable à lui dans l'acceptation héroïque». Voilà en quels termes étaient ces deux grandes âmes lasalliennes par excellence.

D'autres interventions chirurgicales eurent lieu dans la suite, soit en Belgique, soit à Rome, où le pauvre infirme put se rendre en février 1937; mais au prix de quelles souffrances! Il caressait l'idée de reprendre petit à petit ses voyages comme autrefois pour exercer complètement ses fonctions d'Assistant. Cependant, la dure réalité lui apparut bien vite, et il se rendit compte qu'il allait être confiné définitivement à la Maison Généralice. L'impuissance physique et la souffrance des jours et des nuits seront désormais son lot. Dieu l'invite à boire son calice:

*Jamais sa rigueur ne s'endort.
L'âme attend la paix? il la trouble.
Elle lutte? Il frappe plus fort.
Elle se résigne? Il redouble.
Il la blesse d'un coup certain
Dans chacun des êtres qu'elle aime
Et fait de son cruel destin
Un mélancolique problème.*

Filialement, le Frère Gordien prononce le *Fiat* de la résignation. Dans ces conditions il estime ne pouvoir plus remplir les devoirs de sa charge; et le 15 août 1937, il remet au Très Honoré Frère Junien Victor sa lettre de démission: « Je parais bien rétabli, grâce à Dieu, de l'opération que j'ai dû subir en janvier de l'année dernière — on a, avec une si grande charité, tant prié pour moi! — et je puis continuer à me livrer au travail de bureau sans éprouver, du moins ordinairement, de fatigue

particulière. S'il suffisait donc, de rester en contact par la correspondance avec les Districts auxquels vous m'avez préposé, je pourrais encore poursuivre la tâche dont je m'efforce de m'acquitter de mon mieux depuis neuf ans. Mais un Frère Assistant doit faire chaque année des voyages nombreux et souvent assez longs, pour visiter ses Districts et en présider les retraites. Ne voyant plus la possibilité de remplir cette partie de ma charge, je crois qu'il serait vraiment nécessaire de ne pas attendre davantage pour pourvoir à mon remplacement; pour ne pas laisser en souffrance des Districts que j'aime de toute mon âme; pour ne pas priver plus longtemps les Frères qui en font partie, de la satisfaction de s'entretenir de vive voix, de temps à autre, avec leur Frère Assistant.

Il va sans dire, mon Très Honoré Frère, que si, comme j'ose l'espérer, vous voulez bien, cette fois, accueillir ma requête, je serai à votre entière disposition pour tout travail compatible avec mon état. Ce n'est pas au repos que j'aspire, bien loin de là. Je ne demande qu'à continuer à servir modestement et suivant mes possibilités, notre cher Institut. A la nouvelle tâche qu'il vous plaira de me confier, j'apporterai, ai-je besoin de vous le dire? toute ma bonne volonté».

C'est alors qu'éclata au grand jour cette force de volonté extraordinaire et quasi sur-humaine: nuits passées sur un lit de douleur ou plus souvent sur une chaise longue; journées remplies par la prière et le travail. Mais quel travail! toujours debout ou même à genoux sur un petit banc; jamais assis. Constamment il est en quête de lectures sérieuses, fortifiantes, approfondies, la plume à la main; il remplit des casiers de notes bien classées, de documents qui serviront à ses confrères et à lui. Il reste au courant des mouvements d'idées, des perfectionnements pédagogiques. Il étudie attentivement les documents pontificaux, encycliques et discours. Tous ces matériaux accumulés serviront à la confection de circulaires, à l'élaboration d'ouvrages d'Institut, car tout le monde vient le consulter; il reçoit une correspondance considérable et ne refuse son aide intellectuelle à personne. Ajoutons qu'il ne manque aucun exercice, qu'au réfectoire il mange debout, accoudé à une haute table. Son repas terminé, il écoute attentivement la lecture publique,



Second-Noviciat de Rome. Promotion 1937-1933. A gauche du F. Gordien: le F. Alban, S.-Dr et le F. Edouardis, Maître de Chapelle.
A droite, le F. Berthevin Léon, musicien

dont il est d'ailleurs le responsable; et son visage se crispe parfois quand le lecteur ne se fait pas bien entendre. Citons encore le poète:

*A la rude loi du travail
Il la condamne, ainsi frappée;
Il la durcit comme un émail
Il la trempe comme une épée.*

Mais Dieu, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, a dû combler cette âme de joie intérieure comme Saint Paul dans ses tribulations. Il aurait fallu le voir quand la chapelle, après la messe matinale, dans la saison d'hiver, se remplissait d'ombre. Les deux coudes sur l'extrémité de l'autel du Bienheureux Bénilde, la tête enfouie dans ses mains, mais le regard tendu dans la direction du tabernacle du maître-autel éclairé faiblement par la petite lampe du sanctuaire, il poussait des gémissements étouffés qui n'étaient pas tous causés par l'étreinte de la souffrance.

Il puisait encore l'oubli de la douleur dans le travail intellectuel et dans la lecture, comme nous l'avons déjà insinué. Combien de livres n'a-t-il pas dévorés pendant ses heures d'insomnie! de ce qui est bon et excellent, religieux ou simplement littéraire et historique, rien ne lui était indifférent; disons mieux: rien ne lui était étranger. L'étude le distrayait de ses maux. « Ah! la joie de connaître! combien

d'hommes elle a consolés merveilleusement de la misère, de la médiocrité», disait Termier; de l'incompréhension aussi, de la contradiction, de la souffrance sous toutes ses formes! Il savait qu'il faut sanctifier les études profanes au lieu de les condamner en bloc; que c'est le propre des belles lettres de façonner des âmes nobles et généreuses; qu'une vie sainte n'est pas une vie chagrine, excentrique, bizarre; qu'elle est, au contraire simple, douce, expansive, ouverte à tout ce qui est beau et grand, et qui porte à la charité.

Telle a été sa culture. Qui dira l'aide apportée par lui à la rédaction des pièces et documents d'Institut? de son emprise sur ceux qui venaient lui demander des conseils sur leurs études, sur la composition de leurs thèses? On lui doit la composition de l'excellent « Petit Traité de l'Etat Religieux à l'usage des Frères des Ecoles Chrétiennes, dont la revue des Pères Clarétains a pu écrire: « Nous estimons que cet ouvrage, tout en rendant aux Frères des Ecoles Chrétiennes les services qu'ils en attendent, pourrait être utilisé avec grand profit par les autres Instituts et Congrégations. De la première à la dernière page, il est remarquable par son orthodoxie doctrinale, par la richesse de son contenu, et la méthode de ses exposés». Peut-on formuler plus bel éloge de la compétence et du labeur du Frère Gordien?



Second-Noviciat. Promotion 1938-1939

UNE MISSION DE CHOIX

On le voit: tout en s'associant sans réserve aux divines expiations, notre grand malade ne détestait pas la vie; il lui demandait toutes les occasions compatibles avec son état de rendre service à ses Frères, d'être utile à son Institut.

Aussi, frappés de cette énergie si rayonnante, les Supérieurs n'hésitèrent-ils pas à lui confier en 1937 l'œuvre primordiale du Second-Noviciat de neuf mois. Si le Frère Gordien n'a tenu les leviers de commande de cette institution que pendant trois ans, c'est parce que la Guerre Mondiale les lui a arrachés des mains. Pourtant quel travail de haute qualité n'a-t-il pas accompli pendant ce court laps de temps! Qu'il nous suffise de dire que sur 157 Frères passés par ses mains, (la promotion 1939-1940 a été incomplète) nous comptons 2 Assistants, 2 Visiteurs Généraux et 13 Visiteurs!

Le dévouement du Frère Gordien et son expérience dans la conduite des âmes ne sauraient être assez loués. Il se faisait d'ailleurs une très haute idée de l'importance de sa charge: « Le Second Noviciat, écrivait-il à un de ses anciens d'Orient, doit être la source d'unité pour l'Institut, une école où l'on apprend à mieux connaître notre saint Fondateur et son œuvre; où l'on se remet dans le surnaturel pour tâcher d'en marquer fortement toute sa vie ».

Ce programme, il l'a réalisé surtout par ses conférences — toujours faites à genoux derrière son bureau, et par les contacts personnels que permet la reddition de chaque semaine. C'est dans ces entretiens qu'il s'est efforcé de faire un saint

de chacun de ses Seconds Novices: « On a dit, expliquait-il dans une circonstance, que le saint c'est avant tout un homme dominé tout entier par le sens de Dieu, ou encore, et cela revient au même, un homme atteint du *mal de Dieu*. Ce mal de Dieu, cette préoccupation, plus forte que toutes les autres, que celle de ses intérêts et de sa gloire, ce désir incessant de l'aimer toujours davantage, de lui rester

uni à travers toutes les occupations, je voudrais, chers Seconds Novices, que vous en fussiez tous atteints. Alors votre action, étant pleinement surnaturalisée, parce que nourrie de prière et de sacrifice, sera riche de la vie même de Dieu; elle portera du fruit comme celle du Frère Bénilde. Elle sera sanctifiante à la fois pour vous et pour les âmes de vos élèves et de vos Frères ».

A la parole, il joignait l'exemple d'une indéfectible régularité, se montrant le premier à tous les exercices. Il prêchait la mortification et l'esprit de sacrifice par toute sa conduite, à tel point que l'un de ses Seconds Novices avait noté dans son journal: « Le Frère Assistant s'est fait une spécialité de l'austérité, de la mortification et de l'abnégation, parce qu'il en parle toujours avec délectation ».

Le travail de la direction du Second Noviciat, ininterrompu pendant neuf mois, n'était pas la moindre de ses mortifications acceptées avec amour. Il écrivait en mai 1938, à Monsieur et Madame Rigault qui souffraient de ne pas recevoir de lettres de lui: « Croyez bien, je vous en supplie, que l'unique raison de mon silence, que j'ose à peine vous demander d'excuser, c'est que la charge du Second Noviciat me donne une besogne qui ne me laisse pas un instant de répit. Je ne sais comment j'y tiens! Je suis tellement pris par la préparation de mes conférences de chaque jour — j'en ai souvent deux dans la même journée — par les redditions des 65 Frères qui composent le groupe, et par une foule d'autres choses, que les semaines passent sans que je m'en aperçoive, et je n'ai

Second-Noviciat. Promotion 1939-1940. De droite à gauche: F. Dominikus Norbert, Maître de Chapelle et futur Assistant. F. Nicet Joseph, S-Dr et futur Supérieur Général. M. Georges Rigault. F. Gordien, Directeur du S.-N. F. Leone, Postulateur Général et futur Assistant. F. Alban, Secrétaire du Supérieur Général. Le premier à gauche, au dernier rang: F. Guillermo Félix, futur Assistant



pas un instant pour souffler. Pendant neuf mois, point d'arrêt: il faut marcher! marcher! Je n'arrive même pas à répondre aux lettres de ma famille. Pendant que je vous écris, je vois les aiguilles qui tournent au cadran de la pendule, et j'aurais cependant tant de choses à vous dire!».

Surtout, n'allons pas croire que le Frère Gordien rendait la vie morose à ses subordonnés! C'est lui qui a voulu que les Seconds-Novices aillent visiter les églises et les monuments historiques de Rome; qui a acheté un épidiastocope de prix pour illustrer l'explication préalable de ces promenades archéologiques et artistiques. Georges Rigault « Second Novice Honoraire », dans une lettre du 29 décembre 1981, évoque la Noël de 1938, « où, écrit-il, vous portiez (dans une procession extra-liturgique) l'Enfant Jésus dans la Crèche du Second Noviciat, et où je m'unissais avec tant de joie à la vie spirituelle, aux chants, aux agapes de vos fervents disciples. (Rappelez-vous) au réfectoire, le tirage des « Emplois de la Crèche » (à la Crèche, vous ferez l'office de Saint Joseph, des Anges, des Bergers, etc.). A moi m'avait été attribué celui de la « Paille ». Veuillez Notre-Seigneur me redonner, après les épreuves et les tristesses actuelles, ces exquis consolutions auprès de mon très aimé Frère Gordien ».

Ce que ne dit pas Georges Rigault, c'est qu'à la fin du repas il avait improvisé un charmant petit discours ayant pour thème son emploi nouveau: il tâcherait d'être une « Paille » assez douce pour offrir aux tendres membres de l'Enfant-Dieu un lit délicat. Quant aux Seconds Novices qui avaient « tiré » l'office du « Bœuf », le Frère Gordien les rassembla près de lui et les invita à pousser un mugissement d'honneur. Que dire de la bonne dizaine de mortels fortunés à qui le sort avait fait échoir le rôle de

« l'Ane »? Parmi eux se trouvait celui qui écrit ces lignes, et qui alors était Sous-Directeur du Second-Noviciat. Avec ses congénères il imita assez bien le chant mélodieux d'Aliboron.

Nous ne pouvons tout dire: ni les feux d'artifice organisés dans le parc de la Maison-Mère aux fêtes de Saint Joseph, Saint Jean-Baptiste de La Salle, etc, ni surtout la grande fête champêtre à la Villa Doria-Pamphili, avec sa partie homérique de ballon, ses courses en sacs ou en canards, son pique-nique sous les frais ombrages des pins parasols, les plus beaux de Rome. Le Frère Gordien s'y faisait porter en auto afin de jouir de l'allégresse de ses disciples. Oui, c'était vraiment un bon cœur, un grand cœur.

Ce qu'on aimait le plus, sans conteste, c'étaient les fêtes religieuses, les processions à la Grotte de Notre-Dame de Lourdes après le souper des solennités mariales: on s'y rendait en procession, au chant des litanies; on priait, on chantait aux pieds de Notre-Dame illuminée par les feux de Bengale. Cette grotte, c'est lui qui l'avait édifiée avec le concours du Frère Costanzo, architecte, professeur au Collège Saint-Joseph de Rome.

Le « chroniqueur » du Second Noviciat résume ainsi une Académie Mariale organisée par le Frère Gordien le jour de l'Immaculée Conception.

« Le Très Cher Frère Assistant avait l'air très heureux. On le soupçonnait d'être poète, ou du moins, grand ami de la poésie. Le programme n'était pas banal du tout. De beaux chants en français, anglais espagnol, allemand, etc; des dits, des sonnets, des tirades de vers à

l'Immaculée, à la Dame en Or de Montaigne... et le Frère Assistant s'en est mêlé lui aussi. Le Frère Sous-Directeur et dix autres Frères n'ont pu produire leur numéro, de sorte que l'Académie sera reprise dimanche prochain. Touchés et ravis, les Seconds-Novices s'en furent chanter le Salut du Saint-Sacrement».

« Le soir, après souper, consécration devant la statue de l'Immaculée. Lanternes vénitienes, guirlandes et feux de Bengale. Chants et texte de la consécration du Très Honoré Frère Irlide. Au total, une journée de pur bonheur».

Pour en terminer avec ce chapitre, nous citerons le témoignage d'un ancien: « La chose la plus frappante chez lui, c'est qu'il était manifestement un homme complètement donné, ne semblant jamais chercher son intérêt propre, mais le bien commun. Ordinairement son extérieur était assez austère; mais quand je lui parlais, je voyais de suite que j'avais affaire à un homme très compréhensif et sympathique. Dans le milieu international qu'était le nôtre, il se montrait toujours très discret, attentif à ne blesser personne. Nous étions quatre Américains des Etats-Unis; à plusieurs reprises, il nous a réunis pour nous témoigner des attentions et des encouragements. Il savait très bien tout organiser sans avoir nullement l'air affairé. Il me semble que dans son fort intime il était porté à l'impatience par son tempérament: mais je puis affirmer que son humeur paraissait toujours égale, malgré ses souffrances physiques qui ne lui laissaient guère de relâche».

DERNIÈRES ANNÉES

Dans l'album du Frère Gordien, regardons les photographies restantes; elles sont d'ailleurs peu nombreuses, car on n'a pas voulu prendre le cher infirme sur le vif, mangeant debout, par exemple, ou dans une voiturette de malade. Nous le voyons cependant une fois tout seul, mais si le visage est émacié et la barbe rêche, il ne paraît pas trop diminué; cette photo, où il apparaît avec le chapeau, la canne accrochée au bras, a été faite au cours d'une excursion où il a paru une heure ou deux avec ses Seconds Novices. Voici maintenant les groupes des trois promotions qu'il a dirigées, assis au premier rang. Il se trouve aussi dans une photographie originale qui rassemble les Supérieurs que divers



Le Frère Gordien en 1938 lors d'une fête champêtre donnée aux Seconds-Novices

Gouvernements ont décorés; il y figure avec la Croix de la Légion d'Honneur épinglée sur sa poitrine. Il en est de même des Frères Assistants Adolphe Marie et Damien Louis, Chevaliers de la Légion d'Honneur. Puis, il y a le Frère Assistant Zacharias, qui porte la Cravate de Commandeur du Saint-Sépulcre; le Très Honoré Frère Arèse Casimir, arborant la Médaille du Ministère de l'Industrie, du Travail et du Ravitaillement, que lui a décernée le Gouvernement belge le 24 décembre 1919; le Très Honoré Frère Denis, portant une de ses multiples décorations belges, et enfin, le Très Honoré Frère Athanase Emile avec Croix, Grand-Croix et Cravate de divers Ordres de Chevalerie. Il est dommage que le Frère Francesco, Assistant d'Italie soit décédé peu avant cette photographie, car il aurait pu y figurer avec plusieurs insignes du Gouvernement italien et du Saint-Siège.

A mesure qu'il avançait en âge les maux les plus divers s'abattaient sur le Frère Gordien. Un des plus pénibles fut un eczéma généralisé qui lui faisait endurer un vrai martyre; presque chaque jour on devait renouveler les pansements qui enveloppaient une bonne partie de son corps à la façon des bandelettes enserrant les momies égyptiennes. Les mains étaient bandées (il écrivait quand même); tel un reli-

gieux déchaux d'une obédience nouvelle, il enfonçait ses pieds entourés de linges blancs dans des chaussures sans quartier ni talon, comme des babouches. Il faisait vraiment pitié à voir. A toutes ces souffrances il faut ajouter le tourment des moustiques en été.

La marche lui devenant insupportable par le frottement des membres, il effectuait ses déplacements dans une voiture de malade qu'il actionnait lui-même. Il s'y tenait debout, semblable à un triomphateur romain... mais sa victoire à lui, était d'un autre genre, car il s'était vaincu lui-même, et il avait assujéti définitivement cette « guenille » dont parle le poète et qui était son propre corps. Nous nous imaginons volontiers qu'il lui disait chaque matin, à la manière du Maréchal de Turenne: « Carcasse, tu verras où je te mènerai aujourd'hui! ».

Il ne s'insurgeait nullement contre son sort, car « dans les plaintes il y a un attendrissement en soi-même que les grandes âmes ne se permettent jamais », dit Costa de Beauregard. En 1950, Georges Rigault lui mandait: « Je constate que votre énergie surmonte les plus harcelantes douleurs ».

Et il continuait à servir. Comme les vrais travailleurs de l'esprit, il avait devant lui un programme non seulement bien net, mais encore trop chargé, qui, sans cesse, le poussait en avant. Il ne négligeait ni les amis, ni ses anciens élèves d'Alexandrie, ni les Frères qu'il avait conseillés sous tous les climats, ni ceux qu'il avait dirigés au Second Noviciat: sa correspondance leur était toujours lumière et réconfort.

Aux vacances de 1955, il accepta de présider deux retraites à la Maison de campagne de la Maison-Mère, à Orvieto, en Ombrie. Il s'y rendit dans la petit autocar des étudiants de la Gré-

gorienne, debout comme toujours. Tous les Frères qui ont eu l'avantage de suivre ces exercices spirituels sont unanimes à se louer de l'avoir eu pour directeur; ils ont été étonnés et ravis de ses conférences très solides très bien ordonnées et très prenantes: jamais il n'avait parlé si bien. Avec cela il se montra aimable, engageant, spirituel et même enjoué.

C'était le chant du cygne. Rentré à la Maison Généralice, il sentit bientôt ses forces s'en aller. Les médecins reconnurent la nécessité de trois opérations chirurgicales très graves. La divine Providence permit qu'on l'envoyât à Paris, accompagné de son charitable infirmier pour être traité à la clinique des Frères de Saint Jean de Dieu, rue Oudinot. Les trois opérations réussirent; mais le mal était très profond, et la nature vigoureuse du patient à bout de ressources. Elle avait cependant résisté vingt ans, bien que le praticien qui l'avait opéré en 1937, lui eût dit: « Vous avez pour dix ans de vie ». Il avait mené un combat « long, dur, sûr », selon l'expression du Maréchal Foch, et il était au bout de la carrière. C'est Dieu qui a mené son âme à ce point, qui l'a purifiée, dégagée du terrestre, surnaturalisée et sanctifiée.

*Juge inflexible, Il veut savoir
Si jusqu'au bout, malgré l'orage,
Elle accomplira son devoir
Sans démentir ce grand courage.
(Comme) il la voit, au dernier jour,
Sans que sa fermeté réclame,
Il lui sourit avec amour...
C'est ainsi que Dieu forge une âme.*

Le frère Gordien Désiré expira doucement le 25 février 1956, et fut inhumé à Athis-Mons, dans le caveau des Supérieurs.

A la Maison Généralice de Rome: Jubilé sacerdotal (25 ans) de Monseigneur Rius, Aumônier, 17 octobre 1942. Le F. Gordien est le deuxième du premier rang, à partir de la gauche



Un Savant et un Zélé Educateur

Frère QUADRAT LÉON

PÉRIODE DE DÉBUT

Aux premiers jours d'août 1884, Pasteur, que tant de découvertes et de travaux entrepris au bénéfice de l'humanité ont rendu immortel, présidait la distribution des prix à l'école des Frères des Ecoles Chrésiennes d'Arbois, département du Jura. C'est ainsi que les mains de l'illustre savant déposèrent la traditionnelle couronne de laurier sur le front d'un élève de 13 ans, que l'amour de la science devait rendre fameux dans notre Institut.

Joseph Sauguet — tel était le nom de cet adolescent — avait un amour remarquable pour l'étude. Aussi, nous pouvons penser qu'il écouta avec une attention très vive le discours d'usage adressé par le grand chimiste à ses jeunes compatriotes. Mais il était impossible à Pasteur, parlant à des écoliers dans cette ville d'Arbois où il avait lui-même fait ses premiers pas dans l'étude de la connaissance, de ne pas leur recommander l'amour du travail. S'il dut employer des termes familiers et des images à la portée des auditeurs, sa pensée cependant était la même que dans ses discours d'apparat, soit devant les grands étudiants des amphithéâtres, soit en présence du public des célébrations solennelles. « Heureux disait-il, celui qui porte en soi un idéal de beauté, et qui lui obéit: idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la Patrie, idéal des vertus de l'Evangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions ». (Discours de réception à l'Académie Française).

Et c'est précisément à un idéal sublime que songeait Joseph Sauguet: il voulait être Frère des Ecoles Chrésiennes, comme ses maîtres. Pour le réaliser, il lui faudrait quitter ce pays qui l'avait vu naître: Mesnay, à une demi-lieue d'Arbois. Il y avait connu un climat rude, sans

doute, mais sain et fortifiant. La pauvreté y avait été son partage, puisque son père et sa mère étant morts quand il était en bas-âge, il avait été recueilli par une cousine très pauvre, qu'il appelait la tante Annette. A midi, il dînait parfois d'un morceau de pain et d'un sou de chocolat. Un jour que son soulier bâillait, il le répara lui-même avec une aiguille et du fil rouge qu'il noircit avec de l'encre. Pauvreté n'est pas vice.

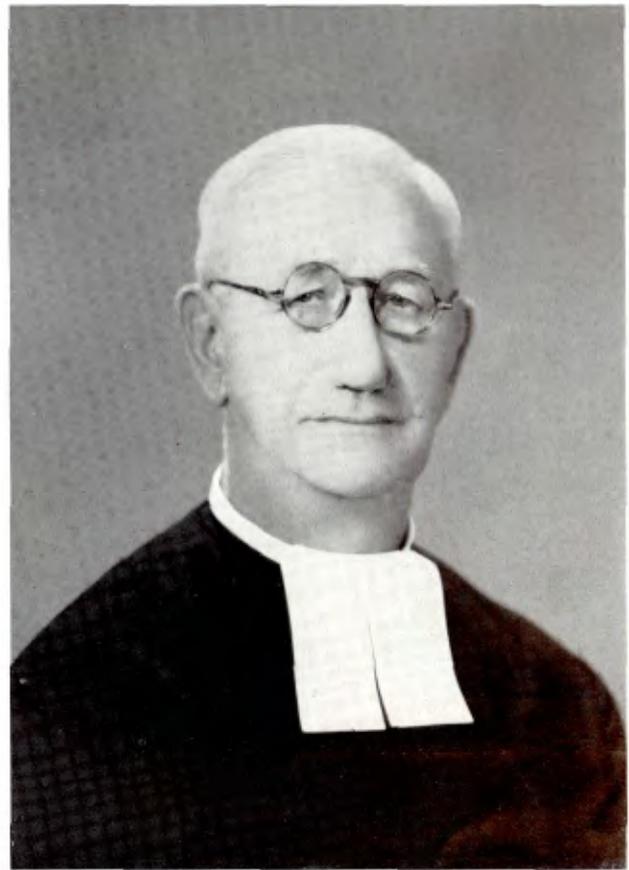
Mais si la vie était dure à Mesnay et à Arbois, elle lui offrait de magnifiques compensations: l'enfant aimait la belle nature du bon Dieu. Il parcourait la vallée où s'étend son petit village; il grimpait sur les collines qui l'enserment, renommées pour leurs vignobles qui donnent du « vin jaune » ou du vin rosé. La rivière et les ruisseaux aux eaux bruissantes surtout l'enchantaient, et leurs noms mêmes étaient une musique pour son oreille: la Loue écumante et ses petits affluents aux appellations joyeuses: la Lurine, la Furieuse, le Saron et la Cuisance. Cette dernière était sa préférée; elle naît près d'Arbois, de deux sources dont la principale, située au Nord-Est de la petite ville, jaillit d'une grotte par une cascade de 15 mètres, forme un petit lac, et débouche dans un grand hémicycle creusé dans le rocher. Elle fait marcher la papeterie de Mesnay, son village natal, traverse Arbois en passant non loin de la tannerie paternelle de Pasteur, et va se jeter dans la Loue.

Or, le grand plaisir de Joseph était de cueillir les plantes sur les berges de la rivière et des ruisseaux, et sur les pentes des collines; il se faisait dire leurs noms et indiquer leurs propriétés par un Frère de l'école, le Frère Randant Martyr, excellent botaniste. Or, ce Lasallien exerça dans la communauté la fonction de cuisinier jusqu'en 1886. Ancien soldat au glorieux



Le Frère (Quadrat) Léon pendant son service militaire

siège de Belfort sous le commandement du Colonel Denfert-Rochereau, il était entré dans l'Institut à l'âge de 26 ans. Après son Noviciat il fut placé à Arbois pour y gérer le temporel. Mais il était fort intelligent et possédait une mémoire extraordinaire; à ses moments perdus, et sans négliger aucunement son emploi de dévouement, il s'instruisit, et devint très fort en sciences naturelles. C'est lui qui, en promenade, était le Mentor de Joseph Sauget, au nom prédestiné, puisqu'il dérive de sauge, la petite plante officinale qu'on nomme parfois le *Thé de France*. Il lui enseignait les caractères des plantes, lui montrait comment on monte un herbier en plaçant sur des étiquettes les noms des diverses espèces. Aussi, quand Joseph entra au Petit-Noviciat de Besançon, il avait constitué un bel herbier des plantes jurassiennes. Surtout, le Frère Randant Martyr avait cultivé en notre jeune homme cette passion de la découverte qui fera de lui un savant. Lui-même, à la sollicitation de son Frère Directeur, affronta



Le F. Léon à Cuba. Il a acquis une grande réputation de botaniste

avec succès l'examen du Brevet d'enseignement et fut jugé capable de diriger une grand'classe. Il resta aussi simple et aussi dévoué pour tous les petits travaux ordinaires d'une maison, que lorsqu'il n'était que le Frère cuisinier.

Notre Petit-Novice prit l'habit trois ans plus tard et fut appelé Frère Quadrat Léon. On ne le désigna plus tard que par son second nom: Frère Léon. Passons sur ses premières années d'enseignement, et arrivons au service militaire qu'il accomplit pendant trois ans dans le 3^e Bataillon de Chasseurs à Pied, à Saint-Dié. Il gagna bien vite les galons de caporal et de sergent; et pour éviter le désœuvrement, suivit les cours de préparation à l'Ecole Militaire de Saint-Maixent, d'où l'on sort officier. Cependant il tenait trop à sa vocation dont il s'était toujours et partout montré très digne; et son temps de service fini, il revint dans sa Communauté. Tout en enseignant les grands élèves, il prépara son examen du Baccalauréat et y réussit pleinement.



Le F. Léon est heureux au sein de la végétation exubérante des Antilles

Cependant, les ennemis de l'enseignement chrétien faisaient voter par le Parlement les fameuses lois combistes, qui enlevaient aux Congrégations religieuses le droit d'enseigner sur le sol de la Patrie française. Désireux de conserver son saint habit, et de sauvegarder sa vocation de Maître Lasallien, le Frère Léon obtint de partir au Canada avec un groupe important de ses Confrères bisontins. Il y travailla pendant une année seulement, et en septembre 1905, nous le trouvons à La Havane, dans l'île de Cuba, où nos Frères viennent de s'établir. Il s'y dévouera pendant un demi-siècle.

Le F. Léon et ses compagnons d'exploration viennent d'élever une croix sur le Pic Turquino qui, avec ses 2.562 mètres, domine l'île de Cuba



A LA HAVANE

Le nouvel établissement lasallien s'appelait « Collège pour l'Enseignement des Langues et du Commerce ». Le Frère Léon devint le titulaire d'une classe importante pour y enseigner toutes les spécialités, sauf l'anglais. A première vue cela semblait une gageure, car le Frère Léon n'avait étudié l'espagnol que pendant six semaines; mais les enfants étaient si dociles, et le maître fit lui-même tant de progrès dans la langue castillane, que tout marcha à souhait. A ce propos, le Docteur Pimentel, ancien élève, racontait d'un autre professeur, le Frère Césaire, que lorsqu'il passait dans les rues avoisinant le Collège, il marchait à toute allure, de peur d'être interpellé par quelqu'un, et qu'il ne pût lui répondre. Mais, au bout de peu de temps, lui et ses Confrères possédaient parfaitement, non seulement la langue espagnole, mais ses tournures originales et son génie propre, s'étant adaptés complètement au milieu.

Ce qui faisait surtout la supériorité de ces maîtres, dit encore le Docteur Pimentel, c'était leur talent de s'insinuer si bien dans le cœur de ceux qu'ils enseignaient, et de s'en faire aimer, qu'ils en obtenaient tout ce qu'ils voulaient. Ils étaient, dit-il, les vrais éducateurs dont parle le grand philosophe Luz y Caballero, qui savent tremper pour la vie l'âme de leurs disciples. Le Collège des Frères était — et demeure toujours — comme un phare, comme un lieu de refuge, où l'homme peut aller chercher le calme de l'âme, l'éducation et la science pour la lutte de la vie, non seulement au point de vue économique, mais sur le plan moral et religieux, qui domine tout, ennoblit tout, vivifie tout.

Le Frère Léon était un apôtre zélé et dévoué. Ayant été frappé par cette prescription de Saint Jean-Baptiste de La Salle: « Les Frères aimeront tendrement tous leurs écoliers », — tous, sans en excepter aucun — il chérissait tous ses élèves, mais avec un soin tout particulier et d'ordre surnaturel, celui qui était le plus dissipé, le plus indiscipliné, le moins attrayant, le plus insupportable; celui-ci était l'objet de ses soins les plus assidus et de son plus complet dévouement. Le résultat d'une telle tactique s'est avéré excellent.

Il n'aurait jamais négligé la réflexion du

matin. Il la rédigeait en espagnol, la faisait corriger par le Frère Cassien, qui avait été en Espagne, l'apprenait par cœur et la débitait en y mettant toute son âme. Un jour, une femme l'ayant prié de venir voir son fils gravement malade, il y alla, et récita une prière à son chevet. Le malade s'endormit aussitôt; lorsqu'il s'éveilla la fièvre avait disparu et il était complètement guéri.

LE SAVANT

Dès son arrivée à l'île de Cuba, le Frère Léon avait consacré ses promenades du jeudi à l'entomologie, et dès la fin de la première année il put envoyer au Museum d'Histoire Naturelle de Paris 150 espèces d'insectes rares, dont une était jusqu'alors complètement inconnue. Quant aux plantes, il se rendit compte que presque toutes les espèces cubaines étaient différentes de celles qu'il avait connues en Europe. Il se mit avec ardeur à l'étude de cette luxuriante végétation tropicale.

Bientôt les Frères se rendirent compte de la nécessité pour leurs Collèges d'un enseignement substantiel des Sciences Naturelles. En effet la jeune République de Cuba, à l'instigation du savant don Felipe Poey y Aloy et du renommé Professeur de la Torre y Huerta, avait favorisé la création de l'*Ecole des Naturalistes Cubains* pour l'accroissement des connaissances naturelles par l'étude des animaux, des plantes, des coquillages, des semences. Des spécialistes venus des Etats-Unis, tels que Curtis, Earle, Backer, Murril et autres, avaient choisi Cuba comme un excellent terrain d'étude pour l'Histoire Naturelle. De plus, le *Jardin Botanique* de New York avait député dans l'île le grand naturaliste Britton qui l'explorait depuis 1903.

Les Lasalliens avaient donc tout à fait raison de mettre dans leur programme une étude intensive des Sciences Naturelles. Le Frère Léon semblait envoyé expressément par la Providence pour cette œuvre importante; il s'y dévoua de toute son âme et ne tarda pas à se classer hors de pair, non seulement parmi ses Confrères, mais aussi dans le monde scientifique, si bien que le Docteur Britton lui demanda sa précieuse collaboration. Britton mourut avant



Le Frère Léon et le Frère Marie Victorin

d'avoir pu écrire le grand ouvrage qu'il projetait: *Le Catalogue de la Flore Cubaine*. Le Frère Léon, ajoutant aux résultats de leurs travaux communs, ses propres trouvailles et ses observations continuées pendant dix ans encore, put éditer la *Flore de Cuba*, œuvre monumentale, qui, d'après ses plans doit comprendre cinq volumes dont trois ont été publiés; le quatrième et le cinquième devant être rédigés par le Frère Alain Joseph, son collaborateur fidèle.

Le Frère Léon avait compris que pour réaliser une œuvre si considérable, il lui était nécessaire de connaître à fond l'île de Cuba, sa géologie, sa faune et sa flore. Aussi, muni de toutes les autorisations nécessaires, il explora

Le F. Léon et le F. Alain Joseph, son collaborateur et continuateur





Le Docteur Clemente Inclan, Recteur Magnifique de l'Université de la Havane, remet au F. Léon les insignes et le diplôme de Docteur «Honoris causa»

peu à peu les différentes contrées de l'île, accompagné de disciples à qui il excella à donner le feu sacré; tels le Frère Alain Joseph, continuateur de son œuvre; le Frère Alban Joseph, actuellement Visiteur du District, auteur d'une collection de bois très estimée; le Frère Edmond; le Frère Régis qui l'accompagnait en qualité de photographe. Grand mérite pour ce savant, d'avoir fait école!

Pour montrer sa délicatesse d'âme disons qu'au début de ses expéditions scientifiques il fut assailli par un doute: était-il bien dans la ligne de la volonté de Dieu en agissant ainsi? Il ne fut apaisé que lorsque son Directeur, le Frère Rémigien Charles, lui dit: «Non seulement on vous le permet, mais on vous l'ordonne».

Les explorations étaient très pénibles pour tous. Les compagnons du Frère Léon racontent qu'ils portaient chacun une charge considérable dans un sac appelé «jolongo»; on y fournait les vivres, le linge, des vieux journaux au papier spongieux et des feuilles de buvard pour sécher les plantes, des cartons pour les renfermer, un appareil de photographie avec son trépied encombrant comme on les faisait jadis; sans compter les pièces détachées et les piquets d'une tente de bonne dimension. Il fallait emporter aussi trois baromètres de précision pour calculer les altitudes. Tout cela faisait un «barda» très lourd et surtout encom-

brant. Ces expéditions duraient plusieurs jours; on faisait les exercices religieux avec fidélité, on assistait à la messe quand on le pouvait; on faisait une halte dans nos maisons, surtout dans les Collèges, quand on opérait dans leur voisinage. Ajoutons qu'on édifiait profondément les gens de la campagne et de la montagne, et qu'on exerçait même un apostolat actif comme nous le dirons.

«Une fois, raconte un Frère qui prit part à ces recherches scientifiques, nous traversâmes 36 fois la rivière Yara au cours d'une journée, cueillant des plantes sur ses rives. Le lendemain, nous grimpâmes sur une montagne de près de mille mètres, et pendant cette rude ascension plus d'un fut obligé bien souvent de mettre à terre son «jolongo» pour souffler un moment. Chemin faisant il fallait évidemment faire le métier d'herboriste, de botaniste, d'entomologiste, emballant soigneusement les pièces recueillies et les plaçant dans le sac. Un autre jour, après une marche harassante de 40 kilomètres sur une crête où nul sentier n'était tracé, nous arrivâmes au sommet du pic Tarquino, 2562 mètres, point culminant de l'île. Le Frère Léon nous fit confectionner une grande croix avec du bois brut, et, remplis d'une grande joie et d'une fierté bien compréhensible, nous la plantâmes au sommet d'où elle domine toute l'île de Cuba. Souvenir impérissable! L'expédition fut très fructueuse, car nous trouvâmes

Les petits aveugles de l'Institution Varona Suarez, que le Frère Léon aimait à visiter et instruire de notre sainte Religion, montent la garde d'honneur auprès de son cercueil



plus de 50 espèces non encore connues et de nombreux insectes intéressants».

Et c'est ainsi que par approche, au cours de près de 330 expéditions s'étendant sur près d'un demi-siècle, la flore de l'île a été explorée par le Frère Léon et ses collaborateurs. A un moment donné 24.000 exemplaires de plantes avaient été emmagasinés dans le laboratoire de Botanique du Collège du Vedado à la Havane. Il avait collaboré aussi lui-même non seulement avec le Docteur Britton, mais avec Percy Wilson, John Adolf Shefer, Juan Thomas Roig, Julian Acuna, le Docteur Walter Robyns, Directeur du Jardin Botanique de l'Université de Louvain. Enfin il a accompagné à travers l'île le Frère Marie Victorin, le grand naturaliste du Canada dont le « Bulletin » a souvent parlé. De cette collaboration est sorti le bel ouvrage: « *Itinéraires Botaniques dans l'île de Cuba* par les Frères Marie Victorin, Frère des Ecoles Chrétiennes, D. Sc. Directeur de l'Institut Botanique de Montréal et du Jardin Botanique de Montréal, et par le Frère Léon, Frère des Ecoles Chrétiennes, Ph. D. Directeur du Laboratoire de Botanique du Colegio de La Salle, La Havane ». Contentons-nous de transcrire le premier paragraphe de ce livre si intéressant: « Les fructueuses herborisations faites d'un bout à l'autre de l'île de Cuba, au cours de l'année 1939, nous avaient laissé le désir et l'espoir de pouvoir continuer un travail qui faisait con-

naître de véritable connaissance scientifique, — c'est-à-dire en les reliant aux facteurs écologiques de l'habitat et aux autres éléments de la biocénose cubaine ou antillaise — tant de plantes connues seulement par une ou deux feuilles d'herbier ou par une sèche mention dans un catalogue. Grâce à d'heureuses circonstances, cet espoir a pu se réaliser».

En plus de l'ouvrage fondamental: « *La Flore de Cuba* », le Frère Léon est l'auteur d'une quantité de monographies, relations d'explorations, mémoires scientifiques, tous très riches, substantiels et remplis d'aperçus intéressants, rédigés en un style alerte et vivant. On en compte une bonne soixantaine, en espagnol, en français, en anglais. Voici quelques titres: *Contribution à l'étude des palmiers de Cuba; La végétation sur les plateaux du Maisy; Catalogue des mousses de Cuba; Apport à l'étude de la Géographie, spécialement des Grandes Antilles; L'abeille cubaine sans aiguillon; la Flore fossile de Cuba.*

Autres œuvres remarquables: il est le créateur du Museum d'Histoire Naturelle du Collège La Salle de la Havane; du Laboratoire de Botanique du même Collège. Il a constitué l'Herbier de Cuba auquel se sont ajoutés les herbiers de moindre importance des Frères Hioram Jean et Clément Joseph. Enfin, il a enrichi considérablement la bibliothèque de l'établissement, grâce aux dons de Sociétés savantes.



Garde d'honneur auprès des restes du F. Léon. A gauche du cercueil: Docteur Cl. ...-clan, Recteur de l'Université de la Havane. Docteur Howel, Président de la Société des Sciences Naturelles. A droite du cercueil: Docteur Julio Morales Coello, Professeur d'Anthropologie à l'Université de la Havane. Doctoresse Alvarez, Professeur de Botanique. Docteur Ponce de León, Président de la Société des Botanistes de Cuba

De nombreuses décorations et titres honorifiques ont récompensé un si merveilleux labeur: Médaille de Bronze de la Société d'encouragement au bien. – Médaille d'Argent de la Bourgogne Agricole pour ses travaux sur les abeilles. – Membre de la Société Linnéenne de Lyon. – Membre de la Société Géographique de Cuba, et Président de la Section Faune et Flore. – Membre de la Société Cubaine d'Histoire Naturelle « Felipe Poey », dont il était le Vice-Président. – Membre du « Torrey Botanical Club » de New York. – Membre de l'Association Américaine pour le Progrès de la Science. – Membre correspondant de l'Académie des Sciences de Bogota. – ...de la Société des Sciences de Vénézuéla... de celle de Caracas ... du Museum d'Histoire Naturelle de Chicago – Membre Honoraire des Amis de la Culture Française. – « Research Fellow » de la Harvard University. – Membre Fondateur puis d'honneur de la Société Cubaine de Botanique. – Membre titulaire de l'Académie des Sciences Physiques et Naturelles de la Havane. – Membre de l'Académie des Sciences de Washington. – Docteur ès-Sciences *Honoris Causa* de l'Académie de Columbia, New York, 1927. – Docteur ès-Sciences *Honoris Causa* de l'Université de la Havane. Ainsi, il est permis d'affirmer que le Frère Léon occupe par un droit particulier la première place entre les savants connaisseurs de la Flore cubaine, lui qui a placé si haut le

nom de Cuba dans le domaine des Sciences, qu'on l'a décoré de l'Ordre Carlos Manuel de Céspedes, en témoignage de gratitude et d'honneur.

Et maintenant est-il besoin d'ajouter que jamais cet excellent religieux n'a fait le premier pas pour aller au-devant de ces hochets de la grandeur humaine? Son ambition et son bonheur il les mettait dans l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs d'état et dans une passion ardente pour le bien de la jeunesse sur laquelle s'exerçait son action.

ZÈLE SURNATUREL DU SAVANT

Le catéchisme était la leçon qu'il affectionnait le plus; son savoir étendu et ses nombreuses lectures le mettaient à même de faire beaucoup de fruit dans cet enseignement de la religion. Les Sciences Naturelles lui étaient une occasion de faire remonter de la création vers Dieu les âmes de ses auditeurs. Ses catéchismes sur l'Apologétique chrétienne, solidement charpentés, développés avec clarté et une conviction profonde, produisaient les meilleurs effets sur les esprits de ses grands élèves. Aux heures et aux demies il était fidèle aux prières traditionnelles, les tenant pour un des plus efficaces moyens d'habituer les enfants à marcher en la sainte présence de Dieu.

Non seulement il enseignait par la parole et

Le cercueil est porté au caveau des Frères par: le Docteur Garcia Rayneri, Ministre des Finances de Cuba, à gauche. Le F. Alain Joseph et le Docteur Pimentel, Président des A. E., à droite. Au premier plan à gauche (près d'un Frère) S. Exc. M. Philippe Grousset, Ambassadeur de France à Cuba



l'exemple, mais aussi par la plume. Il a écrit des ouvrages ou opuscules traitant de la religion dans le but de donner aux enfants des écoles et collèges, des principes solides et de saintes pensées; pour leur fournir aussi des arguments contre les objections et les railleries des ennemis de l'Eglise.

On doit citer: *Le Recueil de Maximes Evangéliques, Bergson et le Modernisme*; mais surtout *La Science et le Supernaturel* (Science and Supernatural). Cette forte brochure est une réfutation de l'article du Docteur A. J. Carlson paru dans le «Scientific Monthly» du mois d'août 1944, par lequel ce savant, qui ne croyait ni à Dieu ni à l'immortalité de l'âme, attaquait directement notre sainte religion. Une réponse lui avait été donnée d'abord par le Docteur Arthur Compton, de l'Université de Chicago, insérée aussi dans le «Scientific Monthly»; mais comme le Docteur Compton n'était pas catholique, le Frère Léon, tout en se montrant heureux de cette intervention courageuse, estima qu'il était de son devoir, puisqu'il était membre de l'Association Américaine pour l'Avancement de la Science, de faire paraître une mise au point définitive.

Il écrivit donc en anglais un opuscule in-8 de 73 pages dans lequel il réfute les assertions du Docteur Carlson, en développant sept raisons qui doivent convaincre tout homme, si savant soit-il, de l'existence de Dieu. La sixième

est ainsi formulée: «L'économie de la nature nous oblige à croire que seule, une Sagesse infinie a pu la concevoir et la réaliser avec une si remarquable harmonie». Plus loin, il montre par l'expérience, les malheureux effets que produit dans une société le divorce entre la science et la religion. Il termine en disant: «Au lieu d'un cruel matérialisme qui conduit l'humanité à la barbarie, espérons que les idées de beaucoup d'hommes changeront et qu'ils finiront par comprendre les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ: Je suis la Voie, la Vérité, la Vie».

Le Frère Léon avait conçu aussi le plan d'un petit livre qui aurait été une adaptation moderne du fameux petit livre: «Pensez-y bien», et d'un Catéchisme à l'usage des domestiques.

Il avait une âme missionnaire. Les explorations botaniques étaient pour lui l'occasion de faire du bien aux populations arriérées au milieu desquelles il devait passer des journées entières. Il ne négligeait aucun moyen de leur faire du bien, de leur parler de Dieu et de notre destinée, de leur enseigner à prier, car ces pauvres paysans et montagnards se trouvent souvent très loin de tout centre religieux, étant donné le manque de prêtres dans ce pays.

Une fois, il persuada à une bonne personne, mère de 14 enfants, qu'elle ferait une bonne œuvre en aidant, quand le prêtre manquait, les agonisants à bien mourir, leur suggérant l'acte

de contrition. Cette bonne Dame, nommée Carmen Vivó, lui écrivit un jour une lettre pour lui dire que, suivant ses instructions, elle avait assisté les moribonds, et que personne n'était mort à Maisi qu'elle ne l'eût assisté, en récitant le chapelet à son chevet.

Lui-même pratiquait assidûment cette dévotion pour les agonisants, et il ne s'endormait jamais, ni ne se réveillait au milieu de la nuit, sans faire une prière pour ceux qui étaient sur le point de paraître devant Dieu. Le salut des âmes lui était si cher, qu'il avait rédigé un article de revue sur la nécessité d'apprendre aux enfants l'acte de contrition détaillé qui commence par ces mots: « Señor mio Jesucristo », qui paraît composé expressément pour aider à avoir la contrition parfaite. Il avait traduit aussi en espagnol une instruction sur la doctrine chrétienne composée par le Cardinal Mercier, et il l'envoyait aux familles qui lui avaient donné l'hospitalité au cours de ses voyages botaniques.

VERS LA RÉCOMPENSE CÉLESTE

Dans les derniers temps de sa vie, ayant dépassé 80 ans, et quand ses forces diminuées par ses longs et rudes travaux l'obligèrent à une vie plus sédentaire dans la Communauté de la Sainte-Famille de Santa Maria del Rosario, il était heureux d'aller faire le catéchisme aux petits aveugles de l'Asile « Varona Suarez ». Il aidait les Frères dans leur ministère d'éduca-

teurs chrétiens en récitant le chapelet au moment précis où le catéchisme et la réflexion avaient lieu dans les classes.

Dieu l'appela à la suprême récompense le 20 novembre 1955, après qu'il eut reçu les secours de la Sainte Eglise. Ses restes mortels, transportés au Collège La Salle, du Vedado, reçurent la visite de très nombreux anciens élèves, des membres du Clergé, des représentants des Communautés religieuses et des personnalités du monde scientifique. Quand on les eut placés ensuite dans la Chapelle centrale du Cimetière Colon, en attendant la sépulture définitive dans la crypte des Frères, on vit le Docteur Clemente Inclan, Recteur Magnifique de l'Université de la Havane, ainsi que les Docteurs Howel Rivero, Morales Coello, Maria Teresa Alvarez, et Ponce de Leon, monter autour du cercueil une garde d'honneur. Les petits aveugles que le Frère Léon avait catéchisés lui donnèrent le même témoignage d'honneur et de gratitude. Puis Son Excellence le Docteur Garcia Rayneri, Ministre des Finances, ancien élève du Frère Léon, le Docteur José Pimentel, Président de la Fraternité des Anciens Elèves, le Frère Alain Joseph, continuateur de l'œuvre du Frère Léon, et un de ses Confrères, prirent la bière sur leurs épaules et la portèrent jusqu'au caveau. Après l'absoute, le Docteur Perez Cabrera, en présence de Son Excellence M. Philippe Grousset, Ambassadeur de France et d'une nombreuse assistance, prononça le discours d'adieu.

PORTRAIT EN COULEURS DE S. J.-B. DE LA SALLE PAR LÉGER

On peut se procurer le portrait en couleurs de Saint Jean-Baptiste de La Salle par Pierre Léger - format carte postale - au prix de 2.500 Lires le Cent, ou 4 S., 1.800 Fr Français, 210 Fr Belges, 135 Pesetas, 1 £ 10 sh.

S'adresser au Bureau du Bulletin. Port en sus